

Ethnographie et esthétique des traditions populaires basques dans les concours de poésie basque

(Ethnography and aesthetics of basque popular traditions in basque poetry contests)

Bidart, Pierre*

Université de Pau et des Pays de l'Adour

Faculté Pluridisciplinaire de Bayonne / Anglet / Biarritz

29-31, Cours de Comte du Cabarrus.

F-64100 Bayonne

*Eusko Ikaskuntza

Marqué para la révolution industrielle et ses innombrables conséquences, notamment sur le plan des relations entre le monde rural et le monde urbain, entre le passé et le présent, le XIXe siècle reste préoccupé par la question de la définition des traditions populaires considérées comme la substance de la continuité historique. Le lancement, au milieu du siècle, par un hobereau, Antoine d'Abbadie, de concours de poésie basque dans le cadre de fêtes baptisées de "basques" constitue la première traduction d'un engouement pour les traditions populaires basques qui connaîtra plus tard d'autres expressions avec l'invention du néo-style basque et la création du "Musée basque et de la Tradition bayonnaise".

Mots Clés: Ethnographie. Linguistique. Esthétique. Idéologie. Poésie. Concours. Fêtes. Tradition. Populaire. Basque.

Industria iraultzak eta ekarri zituen kontak ezinezko ondorioek XIX. mendea markatu zuten, gehienbat nekazaritza eta hiri munduen arteko harremanen alorrean eragina izan zutelarik. Horrenbestez, iraganaren eta orainaren artean dagoen XIX. mende hori jarraitasun historikoaren muintzat hartzen diren herri ohituren definizioaren arazoak arduraturik azaltzen da. Mendearen erdian kapare batek, Antoine D'Abbadie d'Arrastek, euskal poesiaren lehiaketa bat eratu zuen "Euskal Jai" izenekoaren barne; hori izan zen Euskal Herri tradizionalen aldeko gogo bero baten lehen agerraldia, geroago agerpen berriak izango zituena, hala nola euskal estilo berriaren sorrera eta "Musée basque et de la Tradition bayonnaise" delakoaren eraikuntza.

Giltz-Hitzak: Etnografia. Hizkuntzalaritza. Estetika. Ideologia. Poesia. Lehiaketa. Jaiak. Tradizioa. Herrikoa. Euskal.

Markado por la revolución industrial y sus innumerables consecuencias, especialmente en el terreno de las relaciones entre el mundo rural y el mundo urbano, entre el pasado y el presente, el siglo XIX está todavía preocupado por la cuestión de la definición de las tradiciones populares consideradas como la sustancia de la continuidad histórica. El lanzamiento, en medio del siglo, por un baharí, Antoine d'Abbadie d'Arrast, de concursos de poesía vasca en el marco de fiestas llamadas "vascas" constituye la primera muestra de entusiasmo por las tradiciones populares vascas que tendrá, mas tarde, otras expresiones con el invento del nuevo estilo vasco y la creación del "Musée basque et de la Tradition bayonnaise" (Museo vasco y de la Tradición bayonesa).

Palabras Clave: Etnografía. Lingüística, Estética. Ideología. Poesía. Concurso. Fiestas. Tradición. Popular. Vasco.

Invention discursive, la tradition l'est par définition. Elle est de ce fait, une notion plastique et relative. Elle présente, quelles que soient les modalités de définition, une dimension constante: la charge idéologique dont elle se pare, qui fait d'elle un objet nécessairement conflictuel. Chaque société traversant une période historique sensible s'évertue à la (les) définir ou à la réinventer. Notre modernité tardive manifeste chaque jour son inventivité. À dire vrai la tradition en soi n'existe pas; il y a simplement des interprètes de la tradition et des objets de tradition. En tant qu'élément de rhétorique discursive, la tradition tire son efficacité de ce qu'elle est, au même titre d'ailleurs que la modernité, comme l'observe M. Foucault, un concept unificateur. De là sa commodité. Face à la productivité contemporaine en matière de traditions, les siècles précédents n'ont pas été de reste, à commencer par la Renaissance. Si Macpherson et Herder s'instituent en inventeurs de traditions à la fin du XVIIIe siècle, c'est en réalité toute la pensée sociale (et philosophique) du XIXe siècle qui reste préoccupée par ce thème qui apparaît comme la face semi-cachée ou en retrait du discours dominant, représenté par celui de la modernité. On peut y voir en effet de la puissance des Lumières, ce que fait Edward Hills¹ en décelant dans la tradition une "catégorie résiduelle".

Derrière la tradition, se profile le peuple² dont le contrôle symbolique est à la fois fascinant et répulsif. Derrière la tradition, se dessine la question obsédante de la maîtrise du temps social dans ses discontinuités et ses continuités. Derrière la tradition, se dressent des mondes organisés par et autour de la tradition, et déstabilisés par d'autres mondes organisés par et autour du droit positif.

Derrière la tradition, se concentrent les débats autour de la théorie évolutionniste de l'histoire exposé en particulier dans *Primitive Culture* (1871) de Tylor, pour lequel le paradigme évolutionniste s'illustre dans la notion du "survival" pour désigner des coutumes, des voyances, etc. qui se perpétuent sous la forme de traditions. La culture traditionnelle est conçue comme la somme de "survivances", la littérature populaire y occupant une place centrale: "l'école mythologique", fondée par l'allemand Max Müller³ installé en Angleterre, y

1. Voir Ed. Hills, *Tradition*, The University Chicago Press, 1981, 344 p.. Selon cet auteur, face au culte de la rationalité et au respect de la science, subsiste le regret de la tradition assimilée à l'ignorance, à la superstition et à l'obscurantisme.

2. Voir J. Cuisenier, *La tradition populaire*, Paris, PUF, 1995, p. 12 et suivantes.

3. Dans un article consacré à "La science de la mythologie", J. Vinson explique l'avènement de cette science positive dû aux ruptures opérées par les orientalistes et aux travaux de savants allemands: (...) "la mythologie scientifique est née le jour où les médiévistes de l'Europe, abandonnant les errements et les traditions des brahmanes, ont lu et traduit directement ce vaste recueil des chants antiques de notre race, le *Rig-vêda*, le plus précieux et peut-être le plus ancien livre du monde. Là encore, parmi les nations modernes, c'est l'Allemagne qui a déployé et qui déploie le plus d'activité, mais de nombreux savants français sont entrés aussi dans la carrière et ont su maintes fois discuter, compléter et rectifier les découvertes de leurs dogmatiques confrères d'outre-Rhin", dans *Revue des Sciences et des Arts de Bayonne*, 1874, pp. 194-204, p. 196. L'auteur mentionne les travaux les plus remarquables du moment parmi lesquels se dégagent les *Études de la mythologie comparée* de Max Müller, d'Oxford, les mémoires de MM. Kuhn, Schwartz, Roth, Manhart, en Allemagne; ceux de MM. Fr Baudry et M. Bréal en France, de même les articles de "son ami" Girard de Rialle, dans la *Revue de linguistique et de philologie comparée*. Il attire l'attention sur un article de Baudry, "L'interprétation mythologique" paru en 1865 dans une revue disparue la *Revue germanique*. Les théories sur l'origine des mythes ont été diverses: la première, très ancienne, l'évhémérisme (du nom du philosophe Evhémère qui émit l'idée audacieuse que les dieux n'étaient que des personnalités humaines plus ou moins remarquables, démesurément grandies par la naïveté et la crédulité publiques), démodée, battue en brèche par le *symbolisme* (Vinson rapporte que cette théorie compte un défenseur enthousiaste en la personne de l'homme d'État, Gladstone, commentateur d'Homère, celui-là même qui venait rendre visite à Webster) dont les derniers défenseurs sont Court de

voit la marque de la dégénérescence de la mythologie aryenne tandis que "l'école historique" ou "orientaliste" représentée par l'allemand Trador Benfey⁴, y voit la transformation de la littérature religieuse de l'Inde ancienne; pour "l'école folkloriste que nous pourrions qualifier de moderniste", il s'agit de l'expression et de la perpétuation de la mentalité primitive, archaïque dans une société dominée et travaillée par le discours du progrès –sous le statut de "la tradition".

Enfin, derrière la tradition, se rassemblent tout ceux qui pensent que l'âge d'or appartient au passé, et que le présent offre le triste spectacle de l'appauvrissement, de l'altération et de l'impureté. "Figure" pour les uns, "type" pour d'autres, selon les formules d'Ernest Jünger⁵ les deux représentations de la tradition doivent être, dans tous les cas, déchiffrées "dans les phénomènes, comme une force dans ses effets ou un texte dans ses caractères"⁶.

Sans aucun doute, la recherche du peuple, de sa représentation littéraire, historique et sociale anime depuis le XVIIIe siècle bien des esprits et des ambitions politiques ou philosophiques. C'est que le terme même de *peuple* comporte une redoutable ambivalence ou ambiguïté, recouvrant par synecdoque, en même temps, le tout et la partie, la nation elle-même et une classe de cette nation. Cette polysémie du mot peuple a donné lieu à de nombreux commentaires et définitions⁷ qui, tous, insistent sur la contraction sociologie du peuple avec la modification de la division du travail due au progrès. Le discours politique de la Révolution entend effacer la polysémie du mot peuple pour ne retenir que le concept de peuple-nation et cela au prix d'une entreprise de civilisation par l'éducation en particulier. Le peuple-nation incarne le modèle politique parfait mais nombreuses et diverses sont les résistances sociales qui empêchent ou retardent cette incarnation.

...
Gébelin, Dupuis et Greuzer; la théorie *météorique* d'après laquelle les légendes ont principalement leur source dans les phénomènes atmosphériques dont les éléments personnifiés sont devenus la plupart des divinités de la Grèce antique; cette dernière théorie étant repoussée par Max Müller et son école partisans de la théorie *solaire*, selon laquelle tous les mythes sont solaires et le soleil n'est lui-même que le symbole du dieu créateur unique dont l'idée est innée en nous et dont l'humanité pratique spontanément le culte idéal.

4 Voir G. Cocchiara, *Storia del folklore en Europa*, Torino, 1977.

5. Voir E. Jünger, *type, nom, figure*, Ch. Bourgeois, 1996, 135 p. Celui-ci écrit: "Figure et type sont les formes supérieures de la vision. La conception des figures confère un pouvoir métaphysique, l'appréhension des types un pouvoir intellectuel. Ce sont là deux grands thèmes, qui, de tout temps, ont occupé la réflexion et la méditation", p. 7.

6. Ibidem, p. 2 et 3.

7. Dans sa *Dissertation sur la nature du peuple* (1755), l'abbé Coyer note: "le peuple fut autrefois la partie la plus utile, la plus vertueuse et par conséquent, la plus respectable de la nation. Il était composé de cultivateurs, d'artisans, de négociants, de financiers, de gens de lettres et de gens de lois. Les gens de lois ont cru qu'il y avait bien autant de gloire à rendre la justice aux hommes, qu'à les tuer, et ils se sont anoblis sans le secours de l'épée. Les gens de lettres, à l'exemple d'Horace, ont regardé le peuple comme profane, et ils lui ont tourné le dos. Les premiers ont pris un col si élevé, qu'ils se font violence pour n'être qu'au niveau des grands. Il n'y a plus moyen de confondre les négociants avec le peuple; depuis qu'ils rougissent de leur état, et qu'ils en sortent, même avant que d'en sortir. Il ne reste donc dans la masse du peuple que les cultivateurs, les domestiques et les artisans; encore ne sais-je si on doit y laisser cette espèce d'artisans maniérés, qui travaillent le luxe; des mains qui peignent divinement une voiture, qui montent un diamant au parfait, qui ajustent une mode supérieurement, ne ressemblent plus aux mains du peuple", Abbé G.F. Coyer, *Dissertation pour être lues; la première sur le vieux mot de patrie; la seconde sur la nature du peuple*, The Haque, 1755, p. 45 et 46.

L'article "peuple" de l'*Encyclopédie* propose une définition proche: "la classe des hommes, faits pour composer le peuple, rétrécit tous les jours davantage (...) Il ne reste dans la masse du peuple que les ouvriers et les laboureurs". Voir aussi R. Mortier, "Diderot et la notion de peuple" dans *Europe*, n°405-406, janvier-février 1963.

Le XIXe siècle, dans l'immensité de ses écrits, réserve au peuple une très large place, tout en y concentrant des regards différents voire opposés: objet littéraire, monde inquiétant (voir l'expression de "classes dangereuses") ou rassurant (l'imagerie *naturaliste* produira une antithèse rassurante qui comprend le peuple paisible des campagnes et des villes s'adonnant à ses travaux habituels, le brave paysan, l'ouvrier apolitique, l'artisan sentant "bon l'Ancien Régime", la servante, figure sociale et littéraire archaïque), objet de "la question sociale", objet d'investigation, dans ses composantes régionales, pour la pensée ethnographique.

Ce peuple, on le décompose et on le décrit dans ses strates internes⁸: celle des paysans avec Balzac (*Les Paysans*) et G. Sand (sa *Jeanne*, une histoire de bergère enrichie de légendes celtiques, publiée en 1844 dans *le constitutionnel*, organe de l'opposition libérale et bonapartiste est considérée comme le premier des romans dits champêtres); celle des miséreux de la ville avec V. Hugo⁹ (*Les Misérables*), E. Sue (*Les mystères du peuple*) ou Lamennais (*Le livre du peuple*); celle des ouvriers transformés en objet d'enquête ethnographique (avec Villermé et Le Play)... Les rapports entre classes et l'imaginaire de classe alimentent les discours sur le peuple en même temps que les représentations sociales mutuelles; les classes non populaires imaginent les classes populaires et s'imposent des comportements variables au gré des circonstances: indifférence, mépris, pitié, sollicitude ou paternalisme; les classes populaires se forgent une image d'elles-mêmes et s'imposent elles aussi des comportements à l'égard des autres classes allant du respect ou de la crainte au mépris.

Différence déjà abordée précédemment mais qui mérite d'être invoquée ici sous un angle nouveau que celle entre la version française rationaliste du peuple et la version allemande historiciste du peuple que l'on ne peut saisir que dans le passé le plus lointain. Ce que rend le préfixe allemand *Ur* - (sans équivalent dans les langues occidentales), lequel trouvera un large usage dans les travaux de Herder avec l'*Urpoesie*¹⁰, de Fichte avec l'*Urvolk*¹¹ ou de Jahn¹², avec l'*Urempfinden*; de ce préfixe, résulte un sens double: ce qui est permis et ce qui est original. Dans cette perspective, le propre, l'essence se trouvent dans le primitif; le peuple ou le populaire reste donc l'incarnation la plus proche, la plus sensible et la plus intelligible du primitif. Cette théorie des propriétés ou des qualités du primitif comporte trois conséquences fondamentales pour la définition des modalités d'existence d'un peuple ou d'une nation: celle de la *continuité historique* (entre les temps primitifs et le présent), celle de la *pureté originelle* (exclusion de tout mélange), celle de la *vitalité créatrice*, effet cumulé de ces deux premières exigences. Dans ce panorama historique, la langue remplit la fonction majeure de médiation entre le primitif et le présent; mieux encore, elle est elle-même l'expression de ce primitif, en tant que *Ursprache*. Les conditions sont également remplies pour que le peuple devienne race.

8. Voir *Représentation du peuple*, Les cahiers de Fontenay (n°24-25), décembre 1981; G. Fritz, *L'idée du peuple en France du XVIIIe au XIXe siècle*, Presses Universitaires de Strasbourg, 1988, 226 p.

9. Voir à ce propos R. Jourmet et G. Robert, *le mythe du peuple dans les Misérables*, Ed. Sociales, 1964.

10. Il s'agit du titre de son ouvrage, *Von der Urpoesie des Völker*.

11. Voir J.G. Fichte, *Reden an die deutsche Nation*, Leipzig, s.d., p. 110.

12. Voir Fr. L. Jahn, *Recherches sur la nationalité*, Bosange, 1825; cité par K. Schwedhelm, *Propheten des Nationalismus*, München, 1969, p. 24; cité par G. Fritz, ouv... déjà cité, p. 119.

Fin connaisseur de la pensée philosophique littéraire et politique allemande (les oeuvres de G. Humboldt, Herder ou de Jahn lui sont familières) et tout en étant admiratif de la France de la Révolution, Michelet va, dans un premier moment, épouser la vision allemande de la nation déterminée par la langue: "l'histoire de la France commence, dit-il, avec la langue française"¹³. Mais fortement troublé par les événements de Juillet, comme il le confesse lui-même, il se détache de l'approche allemande et propose alors une définition opposée à celle fondée sur le *Ur* en invoquant l'action de l'histoire. Le peuple est érigé en sujet actif de l'histoire, devenant le produit de son histoire; et en retour, l'histoire est la somme des initiatives prises par le peuple pour son existence¹⁴.

Ces deux conceptions allemande et française se retrouvent au sein des idéologies organisant le populaire, la première présente généralement au sein de l'idéologie conservatrice, la seconde correspondant à ce qui nous paraît relever de la rhétorique républicaine. Il reste à préciser que la question de l'identification sociologique du peuple par l'intermédiaire de son/ses strate(s) constitutive(s) (paysanne et/ou ouvrières) appelle une autre remarque, à savoir celle de l'unification ou de la négation des classes au sein du peuple, ou au contraire de la lutte des classes. Dans l'histoire des modes de représentation du peuple au cours de ce XIXe siècle, cohabitent les brouillages de référence (dans Alain avec ses *Études* et Julien Benda avec *La Trahison des Clercs*) et le discours radical d'un Georges Bataille soumettant ses observations de caractère ethnologique (la fête, le potlatch, la dépense) à la logique de la lutte des classes¹⁵.

Une exception notable dans la représentation conservatrice de la discontinuité historique du peuple basque a été remarquée dans la position d'Augustin Chaho, le républicain "illuminé", qui décèle, on l'a vu, une continuité historique entre les temps primitifs, celui des *Voyants* –dont témoigne la pratique de l'improvisation–, et les temps présents. Pour la pensée conservatrice dont A. d'Abbadie, l'Église en général et dans son sillage, le père jésuite Lhande, sont les interprètes les plus engagés, l'origine précise de la discontinuité anthropologique et historique se trouve dans la Révolution française et l'idéologie condamnable qu'elle a inspirée, celle de la *modernité*. La société basque post-révolutionnaire porte les stigmates de cette discontinuité: débasquisation, affaiblissement du rôle de la maison-souche, attrait suspect pour les signes de la modernité (par exemple les vêtements à la mode, pour les femmes), etc. Le contentieux avec la Révolution française et la modernité déterminera ainsi de nombreux aspects de la vie culturelle et sociale locale: l'usage de la tradition contre la modernité étant la voie la plus usitée.

S'il faut attendre 1881 pour que Paul Sébillot lance la collection "des littératures populaires de toutes les nations" (dont le tome XV, oeuvre de J. Vinson, est consacré, rappelons-le,

13. J. Michelet, *Introduction à l'histoire universelle. Tableau de la France. Préface à l'histoire de France*, Bibliothèque de Cluny, Colin, 1962, p. 81.

G. Fritz rapporte (p. 123) que Michelet avait projeté dès 1819, d'écrire un livre sur "le caractère des peuples trouvé dans leur vocabulaire".

14. Voir J. Michelet, *Préface à l'histoire de France*, éd. 1869, p. 168. Cette volonté constructiviste de la nation se retrouve également dans l'assertion d'E. Renan, "l'histoire humaine diffère essentiellement de la zoologie" (*Oeuvres complètes*), Calman Lévy, 1947-1961, t. 1, p. 898) qui répondait à la fameuse formule de Schopenhauer, "*Alle Historie ist Zoologie*".

15. Voir G. Bataille, "La notion de dépense" dans *La critique sociale*, n°7, janvier 1933.

au *Folklore du Pays basque*, 1883), le thème du populaire (dans sa formulation et sa mise en scène) est donc présent bien antérieurement dans les domaines littéraire, politique et philosophique. Le lancement des *Jeux floraux* vers le milieu du XIXe siècle en constitue un des événements majeurs.

I - Les fêtes basques comme fêtes "totales"

Résultat de la diffusion et du croisement de l'esthétique romantique, des idées populistes et nationalistes, on remarque sur toute l'Europe le développement très sensible de l'intérêt pour les cultures "traditionnelles" dont on prospecte les divers segments: la poésie, les croyances, les légendes, les chants, etc. les notions de *Naturpoésie* et de *Volkgeist* ayant une influence manifeste au sein du romantisme. C'est dans ce contexte qu'il faut inscrire le programme des "fêtes basques" soutenu par Antoine d'Abbadie au milieu du siècle et dont la première manifestation aura lieu à Urrugne en 1851. Il s'agit là de la première instrumentalisation idéologique et esthétisation de l'ensemble des traditions rurales populaires basques: les activités poétiques (poésie et improvisation¹⁶), la force et l'agilité des hommes (pour l'exécution des danses, *Mutxikoak* données collectivement, ou pour la coupe de troncs d'arbre), les capacités vocales (le lancement de l'*irrintzina* ou "cri" des basques), les jeux sportifs (parties de pelote, de rebot et de blaid) les cérémonies religieuses, l'usage des instruments de musique (*Xirula* ou flûte, tambourin), l'élevage du bétail (présentation de vaches grasses ou laitières¹⁷). Ces "fêtes basques" –qui représentent donc métaphoriquement la totalité sociale basque– sont organisées sur les modes du concours, de la performance, du spectacle comme si ces conditions permettaient au populaire basque de s'affirmer, de se distinguer et de se soustraire au jugement de l'indignité qui sans cesse le guette. Dans ce cas, on doit considérer le principe du concours comme une voie privilégiée de rédemption culturelle du populaire soumis au regard de tous ceux qui n'appartiennent pas à ce monde. En effet, les "fêtes basques" fournissent le prétexte d'un rapprochement de toutes les classes sociales: les "baigneurs" selon l'expression du moment ou les touristes, des personnalités de haut rang telles que la comtesse de Chambrun ou Mlle Nelly Jacquemard, les strates bourgeoises, ces dernières se transformant parfois en mécènes pour l'attribution des prix¹⁸: ceux-ci pouvant prendre, selon les cas, la forme d'une somme d'argent, d'une once d'or, d'un ruban en soie rouge (pour les joueurs de pelote), d'une pelote, d'un gant pour les parties de pelote, d'un *makila* ("bâton"). Aussi les "fêtes basques" couvrent-elle un champs de

16. Le concours de poésie de Sare de 1875 est marqué par la participation d'une femme à la séance d'improvisation.

17. Voir à cet égard, en annexe C2 le récit détaillé de la fête de Sare en 1875, proposé pour *l'Avenir* et les articles extraits de la *Revista de las provincias euskaras* les *Fiestas euskaras* ou "fêtes basques" d'Elizondo (village navarrais, en Espagne), en 1879.

18. La presse relève avec délice la théâtralisation des regards sociaux à l'occasion de ces fêtes: "comme toujours du reste, on y remarquait des personnes de tous les rangs, de tous les costumes, depuis l'élégante baigneuse de Saint-Jean-de-Luz ou Biarritz jusqu'à l'humble laboureur endimanché; depuis le prêtre espagnol et son chapeau légendaire jusqu'au gendarme mobile, défenseur zélé de l'ordre. Parmi les touristes, les habitants de Sare ont distingué quelques visiteurs d'élite dont ils aimeront longtemps à se rappeler les noms; nous citerons entre autres, au risque d'effaroucher leur modestie, Mme la Comtesse de Chambrun qu'intéressaient particulièrement les "jeux floraux" du Pays basques et Mlle Nelly Jacquemard dont le nom n'est plus à faire connaître, même aux Basques (...)", dans *l'Avenir* du 21 septembre 1875.

pratiques bien plus vaste que les jeux floraux qui concernent avant tout la poésie et qui seront restaurés en Catalogne en 1859. Ce sont néanmoins les activités littéraires, c'est-à-dire les concours de poésies et d'improvisations qui s'imposeront comme la partie la plus sensible de la manifestation, la plus exposée à la contestation sur le plan idéologique (reproches d'excès d'antirépublicanisme et de carlisme).

La biographie d'Antoine d'Abbadie (1810-1897) et en particulier les détails sur son mode de vie et la nature de ses activités diverses nous apportent de précieuses informations pour la compréhension de son action culturelle.

Né à Dublin d'une mère irlandaise élevée dans l'orthodoxie religieuse catholique et d'un père basque souletin venu d'Espagne en Irlande, il revient en France très jeune (à l'âge de 10 ans) avec sa famille qui s'installe à Toulouse. Très tôt intéressé par les voyages, il est remarqué par Arago qui le charge en 1836 d'une mission d'observation sur le magnétisme terrestre au Brésil. Son frère Arnauld partage sa passion des voyages et lui voue une grande affection. Celle-ci les incitera à entreprendre ensemble de nombreux déplacements à l'étranger pour des missions scientifiques. L'Égypte, l'Espagne, la Norvège et surtout l'Éthiopie figurent parmi leurs lieux de destination. La Société de Géographie, qui avait suivi avec intérêt leurs travaux sur l'Éthiopie durant onze années de voyage, devait leur décerner le 26 juillet 1850, la médaille d'or: "Les auteurs de ce voyage, dit le rapporteur Daussy, sont deux frères qui, unis par les liens d'une amitié profonde aussi bien que par l'ardent désir d'étendre nos connaissances se sont lancés dans les régions africaines, ont voulu pénétrer là où aucun autre voyageur n'avait encore été, et explorer ces mystérieuses régions qui dérobent à notre curiosité le berceau du fleuve le plus célèbre de l'antiquité. Nous n'hésitons pas à dire que ce voyage est un de ceux que nous regardons comme devant servir de modèle aux explorateurs français. Et quand on pense que tout ce travail est le résultat du dévouement de deux particuliers, qui ont su trouver dans leur énergie les moyens de poursuivre, pendant onze ans, leur exploration et y ont consacré leur temps, leur vie et leur fortune, on ne peut qu'admirer un si beau dévouement et souhaiter qu'ils aient des imitateurs"¹⁹. C'est également en même temps qu'ils reçoivent la même année, la médaille de la légion d'honneur pour "services rendus au commerce et à la géographie". La nomination d'Antoine comme correspondant de l'Académie des Sciences le 20 juillet 1852 semble avoir donné lieu à un incident. Au moment d'examiner ses travaux, l'un des membres de la commission fit remarquer qu'Antoine d'Abbadie était un ardent catholique, ce qui suscita l'objection d'Arago: "Nous n'avons pas à disséquer ce qu'il y a de plus intime dans l'homme; nous n'avons à examiner que les travaux d'Abbadie. Ses opinions religieuses ne sont pas de notre domaine. Quant à moi, je porte envie à ceux qui croient"²⁰. Les consécration scientifiques suivront: le 22 avril 1867, il est nommé membre titulaire de l'Académie des Sciences et le 9 août 1878, membre au Bureau des Longitudes, en 1892, une double élection le fait accéder à la présidence de l'Académie des Sciences et à celle de la Société de géographie. Et c'est comme président de l'Académie des Sciences qu'il participait la même année, à Huelva, au quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Ses travaux d'anthro-

19. Voir Ch. Petit, "Antoine d'Abbadie" dans *La Tradition au Pays basque* (actes du congrès de 1897), réédité en 1892, Elkar, pp. 539-560, p. 545 et 546.

20. Ibidem, p. 546.

pologie, au demeurant peu nombreux²¹, lui avaient également permis, en 1863, de monter au fauteuil de la Présidence de l'Institut d'Ethnographie (fondé en 1859) après le mandat de Claude Bernard et avant celui du Marquis d'Hervey de Saint-Denys, professeur au Collège de France.

Astronome, géographe, ethnographe, linguiste (il rédige entre autres textes un dictionnaire ammarina-français), il vouera à la basquité une grande admiration, lui consacra bien de ses subsides et entreprendra de la façonner selon ses convictions religieuses et politiques.

Son père, Michel d'Abbadie, avait, pendant le séjour à Toulouse, rencontré M. Lécluse, professeur de littérature grecque à la Faculté des Lettres qui, bien que parisien, éprouvait un très vif intérêt pour la langue basque, allant même jusqu'à publier un *Manuel de la langue basque*. Conseiller et mécène de Lécluse, il rédige le texte de présentation du *Manuel* le félicitant d'avoir engagé l'étude de la langue des Cantabres dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps et qui comporte bien des originalités et des richesses; celles-ci le qualifient pour faire partie de ces langues inspirées parlées par les peuples nomades d'Asie, de ces temps lointains qui renvoient à l'enfance du genre humain et de la civilisation. Lécluse avait lui-même dédié la première partie de son ouvrage à l'abbé Darrigol, Supérieur du Grand séminaire de Bayonne, (bénéficiaire du prix Volney pour une étude sur le basque) et la seconde partie à Michel d'Abbadie. La *Revue des études historiques et religieuses* (1892) sous la plume des abbés Dubarat²² et Haristoy²³ a publié certaines de ses correspondances qui

21. A. D'Abbadie, "Le basque et le berbère" dans *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 1873, VIII, p. 665-667; "La question du testament", dans *Réforme sociale*, 1882, IV, pp. 37-38; "Discussion sur les types basques par MM. d'Abbadie, Broca, Quatrefages, Pruner-Bey, Bertrand et Lartet", dans *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 1868, III, pp. 101-107; "Sur la loi des successions chez les Basques français", dans *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 1874, IX, pp. 104-105.

D'Abbadie reconnaît son attrait pour l'anthropologie générale des sociétés autant que pour les études géographiques et naturalistes "(...) malgré le grand attrait des sciences exactes pour lesquelles je me suis toujours passionné, la perspective de visites uniquement comme géographe et comme naturaliste, des contrées peu ou point connues, me souriait moins que l'étude des langues, des religions, des constitutions politiques et législatives, et de la littérature qui me paraissait devoir offrir des particularités dignes d'intérêt dans ces régions du Sud, restées isolées de l'état stagnant ou décrépît de l'Orient comme de l'élan progressif de l'Europe. Je me laissai gagner dès lors par la pensée que la plus haute étude à laquelle l'homme puisse s'adonner est celle de ses semblables", dans A. d'Abbadie, *Géodésie de l'Éthiopie*, 1873, p. I.

Il s'étonne a posteriori des silences des relations de voyages sur ces contrées africaines, ce qui lui avait fait conclure, trop hâtivement, que les populations de ces contrées "réputées barbares n'ont ni état politique réglé, ni us juridiques, en même temps fort peu de ces conventions tacites qui forment, en même temps que le bien être, le lien des sociétés humaines", tandis que les récits des voyages parlaient de palais, de ruines, de livres, d'érudit, idem.

22. L'abbé V. Dubarat, auteur de nombreuses recherches sur la ville de Bayonne, a également produit des *Études d'histoire locale et religieuses*, Pau, Ribaut, 1889-1892, 2 vol.

23. L'abbé P. Haristoy, auteur notamment de *Recherches historiques sur le Pays basque*, Bayonne, E. Lasserre, 1883-1884, 2 vol. et de *Les paroisses du Pays basque pendant la Révolution*, Pau, Vignancour, 1895-1901, représente, dans le domaine de l'historiographie du Pays basque, l'un des ennemis les plus virulents de la Révolution française et de la République. Professant une théorie simpliste de l'histoire des attitudes et des mentalités collectives - d'un côté, les Basques, fidèles au Roi et à la religion catholique, de l'autre, les acteurs de la révolution, incarnant la terreur, l'orgie et l'inhumanité - ses jugements sur les événements et les hommes ne donnent pas dans la nuance: "Les terroristes de l'endroit appartenaient tous à la classe des gredins"; voir à ce sujet J. Goyhenetche, *Les Basques et leur histoire*, Bayonne, Elkar, s.d., 353 p., p. 192 et suivantes. Une véritable division du travail dans la perspective d'une "histoire religieuse", conformément aux directives de Pie VI, avait été établie entre l'abbé Haristoy, chargé d'approfondir les questions liées à la Révolution française, et l'abbé Dubarat, occupé lui, à suivre les recherches sur la réforme protestante. Celui-ci devait dénoncer "le souffle de protestantisme destructeur et impitoyable (...) Jamais on ne saura ce que les arts et les lettres ont perdu à cette explosion de rage fanatique contre le catholicisme", cité par J. Goyhenetche, ouv. cité, p. 189.

rèvent les services rendus à la cause de la basquité²⁴. Ainsi, l'attachement paternel pour les questions linguistiques basques n'a pu être étranger à l'éclosion des sentiments bascop-hiles du fils Antoine d'Abbadie.

Ceux-ci connaissent leurs premières manifestations quand il fait la connaissance, en 1836, d'un souletin (comme son père) Augustin Chaho, auteur d'un *Voyage en Navarre*, dont il fait la présentation élogieuse la même année dans le *Bulletin de la Société de Géographie*²⁵. L'amitié se transformant en collaboration, Chaho et d'Abbadie publient ensemble, toujours en 1836, les *Études grammaticales sur la langue basque*²⁶, accompagnées de l'épigraphe de l'écrivain basque Axular: "On dirait que toutes les langues humaines sont confondues et mêlées les unes aux autres, tandis que l'Eskuara conserve encore son originalité et sa pureté primitives".

Un autre élément déterminant pour sa structuration idéologique fut son appartenance à une famille dont l'imaginaire avait été nourri de ressentiment anti-révolutionnaire et surtout de religiosité active éprouvée sur la terre irlandaise²⁷. Il ne manquera pas d'être l'interprète

24. Dans une lettre datée du 5 août, il invite l'abbé Darrigol à participer au concours de l'Académie française, lui prédisant le succès. Voir aussi L. Dassance: "L'abbé Darrigol et le Prix Volney en 1829" dans *Gure Herria*, 1922, p. 557-565.

25. A. d'Abbadie, "Analyse du voyage en Navarre de M. Chaho", dans *Bulletin de la Société de Géographie*, 1836, V, pp. 127-139.

26. A. d'Abbadie et A. Chaho, *Études grammaticales sur la langue basque*, Paris, A. Bertrand, 1836, 184 p.; une première partie (pp. 1-50), intitulée "Prolégomènes" est rédigée par A. d'Abbadie, tandis que l'autre partie (pp. 1-184) est l'oeuvre de Chaho.

27. Dans une correspondance adressée à Frédéric le Play, Antoine d'Abbadie décrit les conditions difficiles d'exercice du culte catholique en Irlande, dans son enfance.

"A Monsieur le Play,

Quand on abandonne brusquement une coutume traditionnelle, on institue toujours quelque part une injustice. C'est ce qui est arrivé dans la constitution anglaise si sage d'ailleurs quand on fonde sous Henri VIII la religion protestante. Mon bisaïeul y fut mis en prison pour avoir payé son cheval plus de 120 francs car la loi défendait aux catholiques de posséder ces bêtes de choix réservés aux seuls protestants.

Ceux-ci avaient seuls des églises, les catholiques étant tenus d'employer le terme de *chapelle*. Je commençais à bien marcher quand, un dimanche matin, ma mère m'annonça qu'elle allait avec moi à la messe. Nous nous engageons dans les rues de Dublin où, comme dans le vieux Londres, les maisons étaient bâties sur un plan unique et portaient chacune une plaque avec le nom de leur propriétaire. Ma mère s'arrêta à une porte qui ne la distinguait en rien des autres et frappa d'une manière qui était nouvelle pour moi.

La clé grinça dans une énorme serrure et quand la porte fut entrebâillée, je vis qu'elle était retenue par une grosse chaîne pour empêcher l'irruption subite d'un ennemi. Une servante au tablier sale nous regarda ensuite d'un air défiant et demanda à ma mère ce qu'elle voulait. Sur la réponse "Je désire voir Monsieur Hamel", la porte fut refermée afin de dégager la chaîne de l'hélice qui en retenait l'extrémité et dès que nous fûmes entrés la porte fut fermée à double tour et garnie encore de cette grosse chaîne. Dès que nous fûmes dans le vestibule, ma mère alla à une porte où selon le plan banal, je croyais trouver une salle à manger. Elle nous mena à un oratoire aux murs nets et sans autre ornement qu'un modeste autel où montait à ce moment l'abbé Hamel, notre curé et mon parrain. C'était en 1815 ou 1816 et l'on prenait encore alors toutes ces précautions pour jouir du droit si vulgaire de prier Dieu.

Par toutes ces précautions, on éludait les lois dites pénales qui étaient encore en vigueur. Comme les penseurs objecteront peut-être qu'elles étaient particulières à l'Irlande et le fruit de la haine séculaire du Saxon contre le Celte, je vais citer deux faits propres à l'Angleterre. Étant à Malvern pendant la Guerre de Crimée, je causais avec un paysan qui me conduisait à une chapelle catholique chez un propriétaire des environs. Il me dit que lisant seulement le *Times*, il ignorait par conséquent la vérité sur les événements du monde et me demanda si réellement les Anglais se battaient contre les Russes et surtout s'ils étaient alliés avec les Français. Il me dit ensuite que né dans le Nord de l'Angleterre il avait été souvent poursuivi à coups de pierre par ses voisins protestants parce qu'il habitait, selon l'expression vulgaire, une maison à messe, qu'il avait eu souvent recours au magistrat local mais que celui-ci, étant protestant, avait tou-

résolu de la pensée anti-révolutionnaire complétée par des positions foralistes qu'il prouvera par son engagement direct dans les guerres carlistes contre les libéraux en Espagne, en finançant les opérations de guerre et en pesant sur les orientations du jury de concours de poésie, lors des "fêtes basques", en faveur de textes d'inspiration carliste ou anti-révolutionnaire²⁸. Mais le personnage compte d'autres facettes. Associant à ses voyages à finalité scientifique des préoccupations d'ordre religieux, il suit avec beaucoup d'attention l'oeuvre missionnaire de l'Église, n'hésitant pas à informer Rome de la réceptivité des populations qu'il fréquente au message de la religion catholique²⁹. Cet ultramontanisme vivifié par le mili-

...
 jours trouvé des prétextes pour renvoyer avec ce qui était un déni de justice. Je suis donc venu à Malvern, ajoute-t-il, parce qu'ici les gens sont plus doux.

Le fait suivant est si révoltant et par là si peu croyable que je livre à votre discrétion tous les noms propres. Un scieur de la Touche atteint par l'injuste révocation de l'Edit de Nantes émigra en Irlande où ses descendants occupent encore aujourd'hui une position honorable. Protestant toujours zélé, le frère aîné envoya son cadet faire des études à Oxford dont les tendances religieuses sont réputées plus orthodoxes que dans l'Université rivale de Cambridge. Mais le Dr Pusey professe toujours à Oxford ces doctrines semi-protestantes qui, fondées sur une étude impartiale ramènent forcément à la vérité des doctrines catholiques. Comme tant d'autres élèves de Pusey, Charles Dignes de Touche se fit catholique et son frère aîné qui était le chef de la famille fit enfermer son cadet dans une maison de fous. Je laisse à penser quelles furent pendant de longs mois d'isolement les tortures morales –de l'étudiant. Il trouva enfin moyen de jeter par dessus le mur de ronde une lettre où il implorait le passant qui la trouverait de porter à un homme de loi la requête afin de comparaître devant un magistrat en vertu de l'*Habeas Corpus*. Par malheur ce juge encore était protestant. Il se borna à demander au plaignant s'il prenait réellement un pain à cacheter (*Wafer*) pour Dieu. Sur la réponse qu'il croyait à la présence réelle dans une hostie dûment consacrée, le juge déclara qu'il était aliéné et le fit réintégrer dans cette triste maison de fous. J'oublie combien de temps il y séjourna. Ses cheveux blanchirent avant le temps. Sa mère enfin se jeta aux genoux de son frère et obtint son élargissement. Indigné de l'outrage fait à la liberté Charles de la Touche alla remercier sa mère en Irlande et repartit pour Paris où je me suis joint en 1851 au feu Comte de Noé pour servir de témoin à sa naturalisation comme français. Il y a seize ans il vivait encore au Château de la Touche à Mers (Indre); il l'avait acheté comme étant le manoir primitif de ses ancêtres.

J'ai lieu de croire qu'une incarcération aussi odieuse ne serait plus possible aujourd'hui ou du moins qu'elle ne durerait guère. Nos voisins ont amendé leurs lois sur cette matière. Plus sages que nous, ils corrigent peu à peu au lieu de tout balayer pour tout reconstruire. Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués". Paris, le 28 avril 1875. (lettre consignée dans le cahier des correspondances déposé au Château Abbadia en Hendaye).

28. Le Fonds Abbadie de la Bibliothèque Nationale (n° 21 746) comporte plusieurs pièces éclairant l'engagement carliste d'A. d'Abbadie. Dans une lettre adressée le 30 août 1874 à l'abbé E. Inchauspé, d'Abbadie écrit: "Je serais très content de voir couronner une chanson biscayenne parce que les Basques du Sud exposent leurs vies pour une bonne cause et parce que depuis 24 ans que je donne des prix, ils n'en ont pas eu pour leurs compositions littéraires" (F°66). Un autre document (F°86) du 26 mai 1875 précise qu'A. d'Abbadie retire 30 000 francs chez Uribarren, 102, rue de Richelieu, pour acheter des armes destinées aux carlistes, rapporté par J. Goyhenetche, ouv. déjà cité, p. 291 et 292.

29. Parmi les raisons qui avaient pu inspirer ses projets de voyage, dans sa jeunesse, figure, dit-il, celle de vouloir restaurer la foi religieuse dans les contrées où celle-ci s'était affaiblie, croyant en la perméabilité des régions de tradition catholique à ce type d'entreprise et au contraire, en la fermeture des contrées de tradition musulmane: "si le fanatisme inhérent à la plupart des populations musulmanes pouvait entraver ces études intimes qui me souriaient tant [il s'agit de ses études d'anthropologie], cette puissante barrière morale ne devait pas exister chez les *Tigray* et les *Amaras* que la foi chrétienne avait associés dès le IV^e siècle de notre ère, aux croyances de l'Europe. Sachant que le temps avait altéré leur foi, je me proposai de travailler à son rétablissement. Je conçus aussi l'espoir de recueillir de nouveaux faits propres à éclairer l'origine des nègres en les étudiant dans ces régions mêmes dont ils se disent aborigènes; j'espérais enfin jeter les lumières nouvelles sur les sources du Nil (...), dans A. d'Abbadie, *Géodésie d'Éthiopie*, ouv. déjà cité, p. 1.

Dans les cahiers de la correspondance d'Abbadie conservés au Château d'Abbadie qui regroupent les copies de ses lettres entre les années 1852 et 1872 (dont beaucoup devenues, hélas, illisibles à cause de la détérioration du papier), on remarque une très abondante correspondance avec le Cardinal Massaja, ancien vicaire apostolique de la région des *Galla* en Éthiopie. Deux impressions majeures s'en dégagent: l'intensité des convictions missionnaires de d'Abbadie et l'étroitesse des relations entre le christianisme et la prospection commerciale à des fins de colonisation.

tantisme anti-révolutionnaire explique l'étroitesse de ses contacts avec les cléricaux (parmi lesquels le capitaine Duvoisin) et les membres du clergé local (les chanoines Haristoy, Adéma, Inchauspé, Elissamburu, etc.) les plus engagés sur le front de la bascologie et de la défense de la religion catholique contre la République.

Il partageait l'opinion de M. Lécuse (exprimée dans la dédicace de son *Manuel de traduction basque* à l'abbé Darrigol) selon laquelle "c'est au clergé qu'il appartient principalement de conserver "le précieux dépôt" de notre langue basque; il a offert de créer, à ses frais, au grand séminaire de Bayonne une chaire où cette langue serait enseignée de manière à pouvoir être prêchée ensuite dans sa pureté. Il a été profondément peiné du rejet de sa proposition. (...) Il paraît que, dans nos écoles libres même et surtout dirigées par les religieuses, le catéchisme est appris en français et que les prières sont dites en français. Est-ce donc là sauvegarder les intérêts de la religion que la langue basque a si efficacement protégée pendant tant de siècles contre les mauvaises doctrines? (...) L'*Eskualduna*, ce vaillant défenseur de nos moeurs et de nos traditions et M. l'abbé Haristoy, le dévoué collaborateur de M. L'abbé Dubarat, ont fait entendre à ce sujet une éloquente protestation (...)”³⁰. Cette remarque précise une position théorique bien établie durant tout le XIXe siècle (qui, en réalité, prolonge les orientations du Concile de Trente sur l'usage des langues locales pour la communication religieuse) par laquelle l'usage du basque, langue traditionnelle, s'intègre au corpus général des traditions qui ont déterminé le cours de l'histoire de la société basque et échappent au pouvoir de l'État dès lors que celui-ci se confond avec la République et monopolise le discours de la Modernité. La gestion des traditions ne peut être une affaire d'État; l'essence et l'intemporalité des traditions se dérobent à la rationalité étatique moderne. Et dans ce contexte, le basque bénéficie d'un statut symbolique majeur: lui-même tradition, il est de surcroît la langue de toutes les autres traditions. La théorie de l'absolutisation de "la question linguistique" (par sa forte idéologisation: la débasquisition facilitant la circulation des "mauvaises doctrines") trouve là son origine.

La proclamation de la primauté de l'Église dans la reproduction de "la tradition des traditions" était loin d'être une idée admise par tout le monde en cette période du XIXe siècle, si l'on en juge par la fin de non recevoir émise par la hiérarchie de l'Église locale à la proposition d'A. d'Abbadie; le discours officiel de l'Église donne l'impression d'être très en retrait par rapport aux exigences du discours cléricale. Il en sera ainsi jusqu'au début du XXe siècle où l'Église affirmera plus activement sa conception des traditions basques dans deux domaines sensibles à la modernité, celui du vêtement et celui des danses.

Ces quelques faits tirés de sa biographie permettent ainsi de saisir plusieurs versants du personnage: celui du voyageur savant, géographe et astronome, du voyageur-missionnaire, catholique préoccupé d'action religieuse, du voyageur-colonisateur intéressé par de l'ouverture nouvelles routes, commerciales, en compétition avec ces autres colonisateurs que sont les anglais; celui du voyageur-anthropologue pressé de connaître le monde de l'Afrique; celui du résident-parisien, très introduit dans de nombreux cercles où il cumule responsabilités et honneurs (il a été donc notamment Président de l'*Institut*, de la *Société de géographie*, de la *Société d'Ethnographie*, membre de la *Société d'Anthropologie de Paris* –il remercia Quatrefages de l'honneur d'avoir été retenu comme membre–, vice-président de la *Société d'Économie Sociale* (après avoir été parrainé par Frédéric Le Play, pour y accéder) et où prévaut son image de savant, discret sur ses engagements et ses convictions poli-

30. Voir l'article de Ch. Petit, déjà cité, p. 550.

tiques, prêt à l'intrigue dès lors que se profilent des élections dans les institutions où il siège; celui du résident du Pays basque, mécène généreux, dévot, idéologue anti-révolutionnaire, activiste engagé dans la cause carliste mais en même temps carliste critique et inquiet (dans une lettre du 14.09.1874³¹ adressée à son ami le savant Duchartre, il confesse que "les carlistes sont des barbares et les cerranistes sont des barbares puissance cent"; il évoque très souvent le conflit cartiste dans ses lettres au Cardinal Massaja et à Charles Naudin), comptable méticuleux de ses biens, maître d'une domesticité qu'il veut d'origine basque et qu'il dirige avec fermeté (il s'en remet au chanoine Inchauspé pour trouver une "basquaise sachant un peu le français, et pourvue des qualités suivantes: honnête, propre, sachant faire la cuisine des domestiques en notre absence, blanchir le linge, faire le pain; d'un âge à pouvoir vivre avec cinq hommes, ou bien d'une vertu renforcée. Elle aurait à gouverner les poules et surtout à remplir le rôle de femme de confiance" –lettre du 13.04.1863)³², propriétaire d'un domaine de près de 350 hectares, attiré par la politique ("j'aime fort à quitter la science pour la politique" confie-t-il à un correspondant canadien, M. Johy, membre du parlement; lettre du 13.03.1874)³³ héraut d'une basquité populaire qu'il veut promouvoir à travers une vision organique de la vie du peuple, observable dans les "les fêtes basques", tout en privilégiant une dimension du populaire très flattée par la pensée philosophique allemande, comme on l'a vu précédemment, celle de ses capacités poétiques, sous les deux formules canoniques –la *prose* et le *vers*– et sous cette autre modalité expressive de nature orale, hautement singulière, *l'improvisation*.

a) La poésie: de l'art populaire à l'art du populaire

Parallèlement à un élargissement patronymique qui conforte la forme nobiliaire –le d'Abbadie devient d'Abbadie d'Arrast– A. d'Abbadie devient le châtelain d'un édifice de style néo-gothique irlandais, construit selon des plans produits par Viollet-le-Duc, dont l'agencement intérieur résume l'imaginaire scientifique de même que les conceptions esthétiques et culturelles du maître des lieux; les fresques murales qui reproduisent des scènes de la vie de populations éthiopiennes, la statue d'un jeune esclave abyssinien³⁴ servant de candélabre, la chapelle de style néo-byzantin, l'observatoire astronomique, le salon arabe, la bibliothèque, les antiquités diverses, les nombreuses devises ornant les murs et les plafonds³⁵. Comment ne pas voir dans le château d'Abbadie un objet métaphorique dont les principaux éléments appartenant à l'Ancien Régime –le château, le style néo-gothique, la chapelle–, sont en décalage complet avec une époque où s'affirment la démocratie et

31. Cahier des correspondances du château Abbadia.

32. Idem.

33. Idem.

34. Cette statue reproduit le profil d'un jeune Abyssin, du nom d'Abd Ullah, que d'Abbadie avait ramené chez lui. Après avoir quitté Hendaye, il devait s'engager dans l'armée et participer à la bataille de Magenta. Puis, à Paris, sous la Commune il fut pris parmi les combattants des fédérés et fusillé à la caserne de la rue de Bellechasse.

35. Celles-ci sont portées, en vieil irlandais sous le porche (souhait aux visiteurs de "cent mille bienvenues"), en latin dans le vestibule ("Abbadiae tectum qui mente inquis amica/ te manus excipiet lenis amicitiae/ limina qui casu mea transis hospis aveto/ horae sint rapidae. Sit tibi fausta domus") en arabe dans le petit salon, en arabe et en français dans la chambre d'honneur, en éthiopien dans la salle à manger, en allemand dans la chambre de Mme d'Abbadie (quatre vers empruntés à Schiller: "Triple est la marche du temps: hésitant mystérieux, l'avenir vient vers nous; rapide comme la flèche, le présent s'enfuit; éternel, immuable le passé demeure"), en basque dans la bibliothèque ("tout buisson fait de l'ombre" ou encore "il suffit d'un fou pour jeter une grosse pierre dans un puits; il faut six sages pour l'en tirer"), en anglais dans le grand salon, etc.

l'athéisme et avec un environnement culturel et social, rural, celui du Pays basque, dont A. d'Abbadie entend être d'une certaine manière le tuteur? Objet métaphorique, le château d'Abbadie l'est également par l'entrelacement des perspectives scientifiques, celle des sciences exactes et sociales, l'astronomie et l'ethnographie (le château étant lui-même utilisé en objet d'expérimentation scientifique sur le plan optique); par l'accumulation de marques culturelles diverses (décoration inspirée par l'orientalisme, bibliothèque savante, monde éthiopien, proverbes transcrits en plusieurs langues). Dans cet univers chargé de signes et de symboles, la basquité se remarque aux pôles opposés de la hiérarchie culturelle et sociale: l'écrit par le secteur des livres basques qui dépasse le millier de titres, la domesticité, versant du populaire, sur lequel Abbadie exerce une tutelle morale stricte. Cependant la demeure d'Abbadia n'est pas, à proprement parler, une exception; elle prend place dans le mouvement de constructions aux références néo-stylistiques³⁶ les plus hétéroclites et les plus inattendues qui accompagne l'émergence d'un tourisme de villégiature sur la Côte basque. Vu d'un tel site si chargé de symboles appartenant à des temps révolus, le populaire basque ne pouvait qu'être (re)construit, expurgé, esthétisé comme tel, voire mythifié. Les fêtes basques aspirent, nous l'avons noté, à être une fête "totale" associant le travail agricole et ses produits, les pratiques sportives et ludiques, les formes diverses de convivialité (repas), la présence des autorités publiques et religieuses, la foi religieuse, les performances vocales et musicales (chants, instruments de musique) et littéraires, de manière à en extraire, une esthétique du populaire, une morale générale (sens du travail et de l'effort, intensité de la foi, sensibilité expressive) et aussi à fonder une pédagogie de l'exemplarité.

Le populaire se vit de manière *morale*. Loin d'être confondu avec le sauvage, la non civilisation ou le pittoresque, le populaire peut se prévaloir d'une logique culturelle autonome qui repose sur des capacités expressives variées et mérite respect et considération.

Le populaire informe sur le *passé lointain*. Au regard de l'histoire où abondent les ruptures, le populaire renvoie à l'ordre de l'antique, plus encore du primitif.

Le populaire se vit de manière *immuable*. Le processus d'esthétisation du populaire se fonde à partir d'un double mécanisme: la séduction exercée par l'antique et l'immuable; l'action du regard aristocratique ou bourgeois qui se plaît à souligner le charme du populaire, fondé sur l'expression d'une permanence du primitivisme.

Les concours de poésie qui rythment les "fêtes basques" renvoient directement aux thèmes de la *naturpoesie* et de *Volkgeist* ou "esprit du peuple". L'excellence de l'esprit du peuple se mesure et s'extériorise à travers les performances dans l'exploitation des ressources expressives d'une langue et des ressorts de l'imagination pour traduire la sensibilité et la spontanéité. Deux voies royales se prêtent à cet exercice: celle de l'écriture et celle de "l'oraliture". Si l'institution de l'écrit est acquise depuis longtemps, celle de l'oral ne l'est pas encore. Par les "fêtes basques", pour la première fois, l'expression orale, incarnée dans l'acte d'improvisation, est érigée en symbole du populaire primitif basque et placée en situation de *proximité* avec la forme écrite représentée par la poésie.

Proximité mais non égalité à en juger par l'infériorité du montant des prix accordés aux travaux des improvisateurs ou *pertsulari* par rapport à celui des prix décernés aux poésies. A

36. Il convient de rappeler également ici le succès du néo-style gothique lors de la reconstruction de nombreuses églises du Pays basque au cours de la seconde moitié du XIXe siècle (on peut les relever dans les villes et villages de Biarritz, Ustaritz, Mauléon, Hasparren, Saint-Palais, parmi bien d'autres). Pour ce thème, on peut se référer aux écrits de Viollet-le-Duc, "Réponses aux considérations de l'Académie des Beaux-Arts sur la question de savoir s'il est convenable au XIXe siècle de bâtir des églises en style gothique" dans *Annales archéologiques*, vol. IV, pp. 333-353.

en juger aussi par la nature des commentaires critiques exprimés dans les articles de presse à l'endroit des performances des improvisateurs. "Nous serait-il loisible, à ce propos, de faire une remarque générale et de donner en même temps un conseil aux improvisateurs? La forme est beaucoup trop négligée pour la plupart d'entre-eux: les rimes sont très souvent insuffisantes et, grâce à l'élasticité de la musique, les vers ont fréquemment beaucoup plus que les treize pieds voulus", remarque *l'Avenir*³⁷ C'est que l'improvisateur, homme (ou femme) du peuple s'il en est, est d'abord et avant tout un amuseur public, habitué aux réactions amusées de son auditoire, mais ignorant toute forme d'évaluation savante de ses productions. Comme pratique populaire et production éphémère, l'improvisation n'accède que difficilement à une forme même mineure de légitimation culturelle. L'historien Fauriel décrit ainsi les réticences devant la reconnaissance de l'improvisation en tant qu'activité digne d'intérêt: "Pour ce qui est des chants modernes des Basques, je n'en connais pas qui méritent d'être cités et j'ai entendu dire la même par des Basques lettrés. Le peuple est pourtant doué d'une imagination très vive et il aime beaucoup la poésie. On y rencontre des hommes qui, à leur profession ordinaire de pâtres, de bergers, d'artisans joignent celle de poètes improvisateurs que l'on invite régulièrement aux réjouissances publiques, aux fêtes domestiques, aux mariages, aux baptêmes, pour y improviser des chants relatifs à la circonstance. Des personnes qui ont entendu fréquemment ces sortes d'improvisations, m'ont assuré qu'elles ne méritaient pas d'être écrites ni lues; cela se peut, mais j'ai mes raisons pour croire que les mêmes personnes qui pouvaient avoir raison en parlant ainsi de quelques uns de ces improvisations vraiment triviales et mauvaises, auraient parlé à peu près de même d'improvisations originales, inspirées et véritablement poétiques"³⁸.

Vers la même époque, Augustin Chaho devait, nous l'avons vu, célébrer le rôle du barde, digne continuateur de l'esprit primitif basque, dont il fallait conserver les oeuvres. "Qui de nous n'a admiré quelquefois ces luttes poétiques où les chanteurs montagnards, le verre à la main, font assaut d'esprit, souvent pendant des nuits entières (...) et les productions de la Muse nationale, après être restées gravées quelques temps dans des mémoires privilégiées, se perdent sans retour au bout d'un petit nombre de générations. C'est pour dérober à ce grand naufrage ce qui vous reste encore de nos chants nationaux et de notre mélodie primitive que nous avons résolu de hasarder cette publication, malgré des difficultés de plus d'un genre. Les textes recueillis de longue main et soigneusement épurés seront accompagnés de leurs timbres notés", écrit-il, en 1844, dans sa revue *Trilby*³⁹. Les difficultés objectives de collecte de cette classe de textes, les jugements d'illegitimité qui souvent les ont accompagnés peuvent expliquer le peu de recherche consacré au cours de ce XIXe siècle à ce thème de l'improvisation⁴⁰. La jonction culturelle inédite entre le versant écrit et le versant oral du populaire basque figure donc comme le résultat tangible des "fêtes basques" au sein desquelles le "concours de poésie basque" reste, pour leur mécène, la dimension la plus emblématique.

Ainsi, par ses performances, le peuple basque impose la représentation de l'activité poétique comme un *art populaire*; la théâtralisation dont cette activité est l'objet vise à accréditer un *art*, majeur, *du populaire*.

37. 8 septembre 1875.

38. Voir M. Fauriel, *Histoire de la Gaule Méridionale sur la domination des conquérants germains*, 1836, Lib. Paulin, 4 tomes, t.2, p. 525.

39. Cité par P. Urkizu, *Agosti Chahoren bizitza eta idatziaz 1811-1858*, 1992, Euskaltzandia, Bilbao, p. 58.

40. On doit mentionner l'article de W. Webster, "Du caractère de l'improvisation populaire parmi les Basques et les Béarnais", *Congrès International des Traditions Populaires*, 1891, pp. 156-167.

b) Jeux et enjeux

Dans une correspondance adressée en 1868 (le jour du vendredi saint) au Cardinal Lavigerie, A. d'Abbadie lui rappelle qu'il a participé à Urrugne à la remise des prix qu'il organise depuis 18 ans avec "le faible espoir de conserver la langue basque et avec elle les vraies traditions du passé"⁴¹. Ces propos éclairent les intentions culturelles du promoteur des concours de poésie, par l'affirmation de la centralité de la question linguistique, reconvenue dans son rôle de support des traditions. La filiation idéologique avec la pensée philosophique allemande de l'*Aufklärung* est ainsi tracée en même temps qu'il convient d'y voir la fondation et le résumé du programme culturel et idéologique de la pensée conservatrice et d'une partie de l'Église locale engagées autour de l'hebdomadaire de langue basque *Eskualdun ona* en faveur de l'*eskualduntasuna*, c'est-à-dire l'ensemble des composantes anthropologiques et morales de la basquité.

La première mise en scène de la totalité sociale populaire basque se réalise lors des "fêtes basques" organisées à Urrugne en 1851. Le volet proprement poétique de ces fêtes est ainsi annoncé dans le *Messenger de Bayonne* du 9 juin 1953: "le 5 septembre sur la place d'Urrugne et avant la partie de balle, une once d'or et un *makila* ou bâton basque seront offerts à l'auteur de la meilleure chanson exprimant les regrets d'un Basque en partance pour Montevideo". Offre bien singulière et tentante que celle de proposer aux dignes représentants du populaire basque de l'or, symbole le plus expressif de l'inaccessible pour le peuple et en même temps représentation la plus sensible de l'enrichissement pour tous ceux qui optent pour la voie de l'émigration vers l'Amérique!⁴².

41. Cahier des correspondances du château Abbadia.

42. En réalité, avant d'annoncer le thème du concours, l'article annonce que la souscription ouverte pour la publication à mille exemplaires d'un poème en vers basques a été couverte, cette publication devant être distribuée auprès de toutes les communes et de toutes les paroisses de l'arrondissement. On peut supposer que ce poème devait avoir pour objet le thème de l'émigration, si l'on en juge par les développements qui suivent: "le mal que nous voulons combattre, loin de diminuer, prend des proportions telles qu'elles ont éveillé l'attention de l'autorité. Parmi les faits nombreux que nous pourrions citer, nous nous contenterons de rapporter le suivant: un propriétaire est obligé de laisser en friche cette année la moitié des terres qu'il possède, ne pouvant pas, malgré tous ses efforts, trouver des bras pour les cultiver. (...) Nous demandons à tout ami de son pays, n'y-a-t-il pas dans ce fait unique, la révélation d'un mal immense? Nos belles contrées doivent-elles être abandonnées, dépeuplées comme l'Irlande?" Et l'auteur de l'article de lancer aux candidats virtuels à l'émigration un appel pressant à la prudence par des arguments noircissant les difficultés qui attendent le migrant: "A tous ceux que l'amour d'une fortune à faire en quelques années entraîne loin du beau ciel et des champs fertiles de leur patrie, à tous les hommes égarés par une chimère, nous voudrions montrer la vérité; nous voudrions leur faire entendre ce que racontent les derniers passagers arrivés par la *Coralie*. Ils sauraient qu'à Montevideo comme à Buenos-Aires la guerre civile a arrêté toutes les transactions, paralysé toutes les affaires, anéanti tout le travail. A Buenos-Aires, chaque homme est armé d'un fusil, se bat moyennant un modique salaire, car il faut vivre, s'expose à la mort pour une cause qui lui est étrangère, indifférente. Aussi, tous les Basques qui ont quelques économies abandonnent ces villes, s'enfoncent dans les terres, et cherchent un travail rebutant, un salaire en allant s'enterrer dans les puantes tueries de boeufs dites *saladeros*. Le poème du vénérable curé pourra ouvrir les yeux de quelques-uns, empêcher quelques départs, nous en avons l'espérance, surtout si cette lecture est encouragée, commentée par les pasteurs et magistrats municipaux qui les distribueront. Cette oeuvre de charité et de patriotisme reçoit un puissant encouragement, émané d'hommes intelligents, qui font à leur tour un appel éclatant aux poètes du pays".

Malgré la proposition du thème de l'émigration comme objet de concours et malgré l'opposition déclarée du clergé local à l'émigration, A. d'Abbadie s'y déclare favorable (voir le *Messenger de Bayonne* du 28 novembre 1858) car cela permet de déverser le trop plein de vie et d'énergie; il déplore à cet égard que les courants migratoires basques ignorent l'Algérie, voir en annexe 1.

La composition du jury reconnaît la prééminence des gens d'Église: "MM. l'abbé Dassance, chanoine, l'abbé Harriet, directeur du grand séminaire, l'abbé Lissardy, doyen d'Hasparren, l'abbé Goyetche d'Urrugne, Ducos, propriétaire à St-Jean-de-Luz, Laremboure, avocat à Bayonne, d'Abbadie, membre correspondant de l'Institut"; ces membres "ont bien voulu accepter les fonctions de juges de ce concours national dans la plus belle et la plus parfaite des langues". Et le *Messenger de Bayonne* d'inviter "les Basques d'au-delà des monts à contribuer à ce concours national. Unis par le coeur, par les habitudes et les traditions, les peuples qui habitent les deux versants des Pyrénées doivent être animés d'une noble émulation pour chanter les douceurs, vanter les charmes du pays qu'ils aiment plus que tout". Le *Messenger de Bayonne* du 1er septembre 1853 s'empresse d'annoncer aux lecteurs les résultats du concours qui a porté sur 37 pièces originaires de toutes les provinces basques –le *makila* ("bâton") a été accordée à l'auteur de la pièce portant le mot *Garaztarra* avec cette épigraphe: "le *makila*, objet utile / soit dans les champs, soit à la ville / passe encore / Mais l'once d'or / est un trésor / des plus minimes / pour un gai troubadour qui ne vit que de rimes". La pièce adressée de Bardos et signée *Celabe* a bénéficié de l'once d'or. Lors des fêtes d'Urrugne qui doivent se tenir quelques temps après, le 5 septembre, les deux pièces "seront chantés par de nombreux chœurs de montagnards". Le journaliste note que "la fête d'Urrugne (...) est plus que la fête de la commune; c'est celle du Pays basque tout entier". Ce village est, en effet, réputé pour les grandes parties de pelote qui s'y jouent. "Aussi avons-nous vu, il y a quelques années, continue le journaliste, un des plus illustres enfant (d'Abbadie) de nos montagnes accourir du fond de la Norvège, où il était allé étudier une éclipse à cette fête nationale. C'est là que se joue habituellement la partie de pelote la plus remarquable". Le récit ultérieur⁴³ des festivités d'Urrugne décrit ainsi les contrastes entre les gens du peuple –vifs, bruyants, portant les attributs vestimentaires qui signent leur condition sociale–, et les visiteurs, parmi lesquels des étrangers, appartenant à la strate bourgeoise: "fidèles au rendez-vous annuel, les populations basques étaient accourues à la fête d'Urrugne; un nouvel attrait, celui du concours de poésie, avait augmenté le nombre des visiteurs. Dès neuf heures du matin, la vaste place d'Urrugne était remplie d'une foule joyeuse, animée, offrant aux nombreux étrangers venus à Urrugne, un curieux spectacle par la vivacité de ses mouvements, la diversité et l'étrangeté de ses coutumes, autant que par son langage vif et bruyant. Nous avons remarqué plusieurs familles anglaises, dont le calme et la gravité formaient un contraste frappant à côté de la pétulance, de la vive pantomime de nos Basques"⁴⁴. Publié par le même journal, en deux parties (les 13 et 15 septembre 1853), le

43. Voir *Le Messenger de Bayonne* du 10 septembre 1853.

44. Le récit continue en ces termes: "Un des deux poètes entre lesquels le prix était partagé ne s'est pas fait connaître. Nous respecterons le mystère dont a voulu envelopper un respectable prêtre, qui est révélé par la fraîcheur de sa poésie; il ne sera pas nommé, mais il est connu de tous ceux qui ont lu la prière adressée au concours sous le nom générique de *Garaztarra*."

M. Celhabe, jeune poète de vingt quatre ans a reçu le *Makila* d'honneur et l'once d'or. (...) En remettant au poète cantabre le *makila* d'honneur, Mme Labat lui a adressé en langue basque un charmant discours, dont la grâce et l'énergie ont enthousiasmé ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre. Voulant respecter une modestie et une réserve qui tiennent aux moeurs patriarcales de notre temps, nous ne pouvons faire partager ce plaisir à nos lecteurs en reproduisant le discours prononcé par le reine du tournoi.

M. Celhabe voulut répondre; mais dominé par l'émotion, il ne put achever. Timide devant les dames comme un vrai chevalier des temps anciens, le poète, pour reprendre courage, descendit dans l'arène, et là, d'une voix forte et harmonieuse, il entonna le chant qui lui a valu la précieuse récompense qu'il venait de recevoir. Les assistants étaient encore sous le coup de la surprise que leur faisait éprouver ce chant hardi et inattendu, lorsqu'un chœur de soixante montagnards reprit avec ensemble et chaleur le couplet couronné. (...)

Après la cantate, la partie de pelote a commencé..."

Rapport à la commission d'examen pour le concours de poésie basque établi par M. d'Abbadie se présente comme un véritable manifeste culturel, se félicitant de la naissance d'une "institution nouvelle" dont les finalités sont à la fois d'ordre "littéraire et moral" (voir document reproduit en annexe II) et insistant sur l'antiquité du basque, ses vertus anthropologiques et la responsabilité de l'Église dans le maintien de cette langue. En effet, la société basque doit à son "antique langue" plutôt qu'à ses éléments géographiques (les montagnes) l'origine et l'excellence de "ses moeurs antiques et sévères" qui la caractérisent. On comprend ainsi l'attachement du clergé à cette langue dont il est "le puissant auxiliaire". De la bonne connaissance et de la pratique du basque, conditions d'une bonne pédagogie religieuse, l'Église peut espérer retirer un avantage intéressant: celui de conforter son influence sur des mentalités collectives sensibles à l'esthétique de leur propre langue. Puis, le rapport fait état des réserves ou des remarques suscitées par le thème du concours qui "aurait pu être plus naturellement choisi". Ôter à l'agriculteur basque le désir d'émigrer est assurément une louable action morale par laquelle on le maintient sous l'influence familiale, on lui évite les pièges d'une fortune facile et les dangers de la corruption morale, on conserve deux bras pour l'agriculture locale et on empêche le déclin du monde rural. Mais n'eût-il pas été "plus naturel" de prendre plutôt pour sujet, l'état de l'émigré basque dans son nouveau pays, assailli par l'amertume, les déceptions et les désillusions? Fort compréhensif, l'auteur du rapport excuse les membres du jury en observant qu'ils avaient retenu "un sujet en soi très poétique" dont la conclusion se veut hautement morale. Le concours, qui a bénéficié d'une large publicité, a attiré une quarantaine de pièces écrites par des poètes originaires pour une bonne partie du Pays basque de France, et pour les autres, des provinces basques espagnoles. Quant à l'appartenance sociale et culturelle toutes les classes, selon le rapport, s'y remarquent, depuis l'homme lettré reconnaissable par son style, malgré parfois sa pseudonymie, à l'improvisateur "sans culture", du prisonnier à la femme "entrée en lice d'une façon toute virile". Et les textes ont été rédigés conformément aux règles de l'austérité morale, constat dont tout le monde doit s'en féliciter.

Aux considérations morales succèdent des considérations linguistiques développées sur le mode ambivalent du commentaire, de la recommandation ou de la prescription, relatives à la qualité des rimes, au manque d'homogénéité orthographique, à l'influence nocive des grammairiens modernes, à la supériorité des compétences linguistiques du peuple qui ne connaît rien d'autre que sa langue et qui, de ce fait, est insensible aux influences des autres langues, au recours excessif des formes verbales régulières et au contraire, à la nécessité de promouvoir les formes verbales irrégulières, à partir des "chaires, ces écoles permanentes de l'enseignement et de la propagation de nos beautés linguistiques". Le rapport s'insurge contre "cette irruption effrontée dans le basque de termes qu'il n'a jamais connus; il y voit "une introduction de la barbarie en son sein"; et la vie et la conservation de la langue exigent de mettre un terme à de "monstrueuses alliances"⁴⁵.

Le peuple dont l'érudition est plus étendue qu'on ne le croit est le dépositaire naturel de la pureté linguistique. Aussi la légitimité populaire au niveau des usages relativise-t-elle les prétentions normatives de ceux qui veulent passer pour les nouvelles autorités grammaticales. L'isolement culturel et linguistique du peuple constitue la meilleure des protections

45. Le rapport donne l'exemple suivant: à la place de la formule regrettable de *ene çorthe tristia nihauc dut causatu*, ("de mon triste sort, je suis le responsable") où les influences françaises ou espagnoles et latines sont évidentes, pourquoi ne pas dire *bai nere çorigaitça nerorrec dut egin?*

contre toutes les formes d'altération et de mélange linguistiques. Et le grammairien ne peut être que l'interprète ou l'auxiliaire docile de l'orthodoxie populaire dont le clergé se doit d'être le chantre principal. L'opposition de la compétence linguistique populaire à celle de l'expert illustre un mode particulier de l'usage du populaire, repérable également dans le domaine politique avec l'opposition de la coutume au droit positif (on le verra plus loin, avec la défense du droit d'aïnesse contre le principe du partage égal institué par le droit issu de la Révolution). La fonction de vigile devant les ressources linguistiques populaires revendiquée par une partie du clergé demeure dans le prolongement logique de la fonction tutélaire qu'elle s'octroie sur la morale populaire. Elle prend une connotation particulièrement forte à une période où l'Église traque avec vigueur toutes les manifestations de la modernité et parmi celles-ci, l'introduction du français au sein du monde rural basque. Aussi le jury ne manquera-t-il pas d'orienter ses propositions thématiques vers l'apologie du basque que les poèmes primés traitent frontalement ou de manière allusive au sein d'un texte plus général.

L'un appelle à manifester l'attachement au basque, *Gure eskuara maita dezagun* ("aimons notre langue basque", Mauléon, 1890):

(...)

*Euskera eder maitiatatik
 egingo dat alegiña,
 naiz bere luma ezin alchatu
 nik nai nezakien diña;
 esatendet nik biyotzetikan
 naizela euskaldun fiña;
 nere odola galdu naigodet
 ez utzi euskera griña*

Pour le basque bien aimé
 je ferai tout mon possible,
 bien que je ne puisse changer ma plume
 à la hauteur où je la voudrais
 je déclare que je suis de tout mon cœur un Basque fin;
 Je préférerais perdre mon sang
 plutôt que de laisser ma passion pour le basque.

(...)

Un autre célèbre les relations étroites entre l'Église et le basque dans *Eliza ta euskara* ("L'Église et le basque", Saint-Palais, 1903):

*Euskera ta Elizea izanez bigunak..
 Ta izatez gosho gosho ta osoro legunak,
 Gure goiko jaunak
 Goitik biralduriko eguizko ontasunak,
 Maitegarriak dituz bihotz eskualdunak.
 Amacho Kutunak,
 Zurok maitatzen emon nai dodaz egunak!*

La langue basque et l'Église, noms harmonieux,
 essentiellement doux et entièrement euphoniques
 Voilà les véritables biens

que le Seigneur d'en haut nous a envoyés du ciel,
et que les coeurs basques trouvent aimables,
Mères vénérables
c'est à vous aimer que je veux passer mes jours!
(...)

Un autre glorifie le basque comme l'objet fétiche de la société basque dans *Eskual Heeria* ("Le Pays basque", Saint-Palais, 1903):

Eskuara zer mintzaira!
Nahasdurarik gabea
Diote galtzerat dohala...amets zoro, haur elhea!
Amak erakutsiaz bethi orhoituko da umea!

Quelle langue que le basque!
Sans mélange
On le dit déclinant... rêve stupide, parole d'enfant!
Le fils se souviendra toujours de ce que lui a enseigné sa mère!
(...)

Un autre ne peut dissimuler son admiration devant la singularité du basque dans *Eskualdunen sortherriko Kantua* ("Le chant patriotique des Basques", Saint -Jean-de-Luz, 1892):

(...)
Mundu guziko mintzaietarik
Orai jakingarriena
Entzuten dugu jakintsunetarik
Hura da Eskualdunena
Nor ote zen lehena
Eskuaraz mintzatu zena?
Guk eskuara dugu bakharririk
Gure mintzaira zuzena
Dugun ohora arrotz delarik
Eskuara maite duena.

Des langues du monde entier
la plus digne d'être connue,
nous disent les savants:
c'est celle des Basques.
Qui fut donc le premier
qui parla en basque?
Nous, c'est le basque seul,
que nous avons pour langue légitime.
Honorons l'étranger
qui aime le basque
(...)

Les membres du jury, pour la plupart de statut ecclésiastique, comme nous l'avons noté, reproduisent à leur niveau les préoccupations idéologiques et sociales fondamentales

de l'Église locale: l'ampleur de la migration des Basques⁴⁶ vers l'Amérique du Sud qui déstabilise l'état démographique et sociologique du monde rural basque et soustrait le migrant au contrôle social et moral de la société de départ; l'opposition entre le basque, substrat de la "tradition" basque et le français, symbole culturel parmi d'autres de la modernité; la haine de la Révolution française –rappelée par le souvenir de la mort de Madeleine Larralde⁴⁷, marchande et contrebandière de tissus vivant près de la frontière, à Sare, transformée en martyre de la férocité anti-religieuse révolutionnaire– et de la République, représentée sous forme allégorique par *Betiri-Sanz*⁴⁸, figure de l'anti-modèle; l'éloge de la basquité⁴⁹; l'apologie de l'agriculture⁵⁰; la critique des femmes⁵¹.

La forte idéologisation des poèmes à laquelle incite le jury par le choix des thèmes de concours, puis celui des textes primés, et le fonctionnement jugé obscurs du jury vont conduire à la formation d'une critique d'inspiration républicaine, puis d'une opposition structurée avec la création en 1893 de *l'Association labourdine*, sous la houlette de M. Guilbeau, répu-

46. Plusieurs membres du clergé vont s'élever contre l'émigration et ses efforts, tels l'abbé J.M. Iribarren par ses *Montebideoko berriak Kantuak* ("Nouvelles et chants de Montevideo"), et l'abbé J.P. Arbelbide, responsable des missionnaires d'Hasparren dans son *Igandea edo jaunaren eguna* ("le dimanche ou le jour du seigneur").

47. Victime des guerres de la Convention avec l'Espagne, Madeleine Larralde fut exécutée en 1794.

Le premier prix fut obtenu par l'abbé Diharassary, curé d'Ossès, et originaire de Sare, par un poème retraçant les conditions d'arrestation de la jeune fille, âgée de 14 ans, qui revenait, selon le poème, de Vera, village navarrais, après s'y être confessé. Les recherches historiques ont démontré qu'il s'agissait en réalité d'une jeune femme d'une trentaine d'années appréhendée sur la frontière pour des activités de contrebande.

Le contexte du décès de Madeleine Larralde a ainsi donné lieu à un faux historique investi par l'Église en brûlot idéologique contre la Révolution Française; une démarche de béatification sera même envisagée mais restera sans suite.

Le thème du concours intitulé *Madalena Larralde Sarako martiraren istorioa* ("L'histoire de Madeleine Larralde, martyre de Sare") fut proposé une première fois, à Saint-Jean-Pied-de-Port en 1894, sans que l'on attribuât un prix, une seconde fois à Vera de Bidassoa (Navarre) en 1895), sans succès, enfin à Mauléon, en 1896

48. Le personnage de *Betiri-Sanz* évoque ici pêle-mêle, l'érrance, l'attrait du mal, le monde sans dieu animé par la franc-maçonnerie, la misère morale et sociale, la fureur révolutionnaire.

49. Voir par exemple les poèmes de P. Larralde, *Eskualduna* ("le Basque") - Urrugne, 1858; de A. Haramboure, *Eskualdunen landorioen gainean* ("A propos des louanges aux Basques"), Urrugne, 1858; de M. Arrupe-Harlouche, *Eskualdunen Laudorioak* ("Les louanges des Basques"), Urrugne, 1859; de J. Etcheto, *Sortzez eskualdun naiz eta* ("Je suis Basque de naissance"), Urrugne, 1859; de J.B. Elissamburu, *Eskualduna* ("le Basque", Sare, 1867.

Le premier compare le Basque au gouvernail d'un bateau; le second additionne les qualités morales et physiques des Basques (droiture, loyauté, allégresse, courage, agilité, le mérite des pêcheurs de baleines, etc.); le troisième évoque la réputation des Basques pour leur bonne humeur, pour leurs magnifiques parties de pelote, le respect des anciens pour perpétuer l'image positive du Pays basque; la quatrième célèbre les performances des Basques dans les parties de pelote; le cinquième enfin compare le Basque à un arbre résistant au temps qui passe.

50. Le thème retenu pour le concours de poésie d'Urrugne, en 1854, s'intitule *Ohore laborantzari* ("Honneur à l'agriculture"). L'un des participants au concours, le chanoine G. Adéma, écrit: "*Laborantza gauza haundi! Eta bohetretsua! Hartan da lanean ari Jainkoaren eskua/Gizonaren eskuari/ Berma dadin lotua.* ("Grande et puissante chose pour l'agriculture! C'est là qu'oeuvre la main de Dieu, accrochée à celle de l'homme pour qu'elle l'active"). Un autre, M. Dussaut, de Bardos, souligne la dureté des conditions de travail et le rôle irremplaçable du laboureur qui subvient aux besoins de l'heureux citadin.

51. Le thème proposé au concours d'Urrugne, en 1855, traite de *Emaste edale* ("La femme buveuse"). Un auteur, L. Elissamburu, consacre, en 1858, à Urrugne, son texte à *Gure andreak denak krenolin* ("Nos femmes toutes de crinoline vêtues"); il y traite avec sarcasme de la passion nouvelle des femmes pour la crinoline.

blicain notoire et futur Maire de Saint-Jean-de-Luz, participant assidu aux concours de poésie basque⁵².

ANNEXE I

L'émigration et A. d'Abbadie

Le Messenger de Bayonne

(28 novembre 1858)

Subernua (Urrugne) 1858, octobre 29.

Monsieur,

Bien que je me sois plus occupé de physique que d'émigration, j'espère que ma qualité de propriétaire basque m'autorise à répondre à M. le professeur du lycée de Moulins. Il n'y a peut-être pas trois grandes fortunes dans nos contrées qui n'aient pas dû leur origine à l'émigration, et ce n'est pas d'hier qu'est née notre tendance à chercher gîte ailleurs, car le cahier des charges du Labourd, imprimé en 1789, dit qu'à partir de 1730 ce pays avait perdu les deux cinquièmes de ses habitants. Je laisse à d'autres à prouver que l'émigration est aussi forte aujourd'hui.

La puissance et surtout les tromperies des embaucheurs me semblent au moins exagérées. J'ai déjà perdu plusieurs domestiques par l'émigration, et comme je ne blâmais pas leur projet de s'expatrier, j'ai pu en connaître l'origine et le discuter froidement avec eux. Ils avaient des lettres de leurs parents ou amis en Amérique: ils disaient qu'on ne réussit dans ce monde lointain qu'à la condition de bien travailler, et cependant ils partaient. Pour trouver les vraies causes de l'émigration, il faut remonter bien plus haut et non s'arrêter aux paroles creuses d'un embauteur. Ces mêmes causes me paraissent détourner nos émigrants de l'Algérie, et priver ainsi notre belle colonie africaine d'un appoint de vigueur et d'avenir qui, à mon grand regret, lui fera longtemps défaut.

Je ne connais l'Alsace que par ce que M. Beaume en dit; chez nous aussi les petites propriétés sont nombreuses et obérées. Au contraire, nos landes sont étendues et nombreuses; elles touchent à nos champs, et il est rare que nous songions à les défricher. Les avis du gouvernement ne nous en inspireront pas la pensée, et il est d'ailleurs trop sage pour vouloir en venir là. Il me paraît au moins oiseux de proposer que l'autorité donne une prime pour encourager l'émigration vers l'intérieur de la France. Cette idée me semble venir de notre manie de tout réglementer en grand, et de faire intervenir le ministre dans nos moindres affaires, comme si le gouvernement n'avait pas assez de préoccupations et plus sérieuses et plus élevées.

Le projet de rapatrier les émigrants au moyen d'un transport gratuit ne saurait remédier à ce qu'on appelle un mal: nos Basques ne sont pas si pressés de rentrer en France. Pour ne parler que de mes voisins immédiats, l'un d'eux raconte à qui veut l'entendre comment il est revenu chez lui après avoir fait fortune à Montevideo. Un autre, quelque peu mon débiteur, et forcé de servir les intérêts à des créanciers plus importants que moi, ne réussit à conserver entre ses mains sa propriété obérée qu'en profitant des fonds que lui transmet régulièrement son fils établi à Buenos Aires. Un troisième, ouvrier laborieux et plein d'avenir, a laissé ici un père, relativement riche, et conseiller municipal dans Urrugne, pour chercher fortune en Amérique. Cet ouvrier a épousé sur les rives de la Plata une fille de Hasparren: il écrit souvent, et affirme toujours qu'il est en voie de prospérité. Un quatrième, fils d'un de mes méta-

52. Il participe tout d'abord au concours d'Urrugne en 1858 où il propose son *Biohotz Karlista baten auhenak* ("Lamentations du coeur d'un carliste") où il affirme son penchant pour la cause carliste. On le retrouve à nouveau à Urrugne en 1863, où il propose deux poèmes d'inspiration amoureuse, *Nere Maiterena* ("Celle que j'aime le plus") et *Adios ene maitea* ("Au revoir, mon amour"); enfin, en 1872, à Sarre, il présente *Einadak* ("les hirondelles"), plainte pleine de nostalgie d'un fils éloigné de sa mère et de sa terre natale basque, qui interroge dans un rêve les hirondelles sur les êtres et le pays qu'il a quittés.

yers, est revenu de l'Amérique du Sud pour obéir à son père devenu infirme, et bien que ce dernier l'eût désigné pour être son successeur auprès de moi, le fils a mieux aimé dépenser son reste d'argent pour se rendre, il y a trois semaines, à Bordeaux, où il s'est embarqué pour le Nouveau Monde.

Ces exemples suffisent pour montrer que quelques-uns, du moins, s'expatrient en connaissance de cause.

Au reste je me refuse à admettre que l'émigration soit un mal. Elle est plutôt le résultat d'une exubérance de vie et de forces: elle sème dans les pays lointains le nom et l'influence de la France. En nous privant partiellement de nos ouvriers agricoles, elle ramène notre attention vers des méthodes de culture perfectionnées, et nous fait songer à l'emploi de ces machines qui ont élevé si haut l'agriculture de la Flandre et de l'Angleterre: privés de nombreux voisins, nous apprenons à mieux employer nos propres forces, et notre vigilance doit s'accroître par le fait même de notre isolement.

Mais les causes et les suites de l'émigration sont peut-être trop compliquées pour qu'il soit permis de se borner à de simples théories. Cherchons donc en d'autres pays les effets de ce que les Anglais ont nommé un *Exode*! En Ecosse, vers le commencement de ce siècle, un riche chef de clan a profité de son autorité pour encourager et forcer même à l'émigration. Cette conduite, si peu généreuse, fut flétrie par Sismondi et par tous les habitants du continent européen. Mais l'agent du grand seigneur eut si peu de peine à prouver qu'il travaillait pour le bien de l'Ecosse, que ses concitoyens reconnaissants le nommèrent membre du parlement britannique. L'émigration forcée était toutefois un procédé inique, et les électeurs écossais eurent le tort d'approuver le mal parce qu'il devait en résulter un avantage pour ceux que l'on daignait laisser aux foyers de leurs pères. Il n'en demeura pas moins constaté qu'une émigration sur des propositions inouïes jusqu'alors avait fait un bien matériel au pays.

Il en fut de même en Irlande, mais bien plus tard et par des causes bien plus difficiles à saisir que l'audace d'un seigneur puissant et avide. En Irlande, la pomme de terre était devenue la principale et, pour ainsi dire l'unique nourriture du peuple au lieu de rester, comme en France, à l'état d'aliment accessoire et subordonné à la production du blé. Une maladie encore mystérieuse vint détruire tout-à-coup ce tubercule, artificiellement grossi par des siècles de culture, et les Irlandais moururent par milliers, dans les hôpitaux, le long des grandes routes, dans les misérables cabanes de tourbe, et même dans les champs, désormais incultes. Les plus énergiques parmi les survivants s'embarquèrent pour l'Amérique, et l'Irlande perdit en une année plus d'un huitième de sa population. Vers le même temps, un acte du parlement simplifia les formalités des ventes territoriales: les terres obérées changèrent de propriétaires pour en acquérir de plus riches, de plus instruits ou de plus énergiques. On comprit enfin que sur un sol verdoyant et toujours arrosé par la pluie, il fallait donner une part plus large aux prairies, et l'Irlande est entrée dans une voie de prospérité qui lui était inconnue. J'ai pour garant de cette assertion, non seulement les écrits des économistes et politiques anglais, mais encore et surtout les assertions des Irlandais eux-mêmes, et de plus mon observation personnelle, car j'ai visité et interrogé, avant comme après le disette des pommes de terre, les mêmes petits fermiers. Auparavant, ils avaient à peine de quoi vivre et leur entourage portait l'empreinte évidente de la misère; depuis, ils sont restés mieux vêtus et mieux logés; ils ont acquis de petit troupeaux, des poules et des oies, dans les mêmes huttes où tout le bétail ne consistait, avant 1817, qu'en un porc unique. D'un autre côté, les Irlandais émigrés dans les Etats-Unis et dans le Canada faisaient comme nos Basques, en envoyant de l'argent à leurs amis pour payer leurs dettes; ils font plus encore, car ils leur expédient des fonds dans le but avoué de provoquer leur émigration.

Mais il est inutile de multiplier des renseignements pour prouver une thèse que notre gouvernement, plus instruit que je ne saurais l'être, a déjà sanctionnée. Excité par les plaintes de nos contrées, il s'est prescrit le soin de surveiller l'émigration, de la faciliter par cela même, mais d'empêcher avant tout que nos populations ne deviennent la proie d'agents cupides et intéressés à leur ruine. On a dit que c'est un devoir pour les sujets de dénoncer les fautes de ceux qui les régissent: mais c'est un de voir plus grand encore de signaler leurs décisions, quand elles sont justes, équitables, et conformes aux plus hauts principes de politique".

A. d'Abbadie
Correspondant de l'Institut.

ANNEXE 2

Variétés euskariennes. Concours poétique d'Urrugne

Le Messager de Bayonne

- 13 septembre 1853

- 15 septembre 1853 (Supplément)

Nous publions le document suivant, qui offre un vif intérêt à nos lecteurs basques, et présente une étude instructive à nos abonnés français.

Rapport fait à la commission d'examen pour le concours de poésie basque établi par M. A. d'Abbadie.

Messieurs

Vous devez aux sentiments patriotiques de l'honorable président qui vous assemble, de voir naître parmi vous une institution nouvelle, appelée peut-être à rendre de louables services à ce pays. Il a voulu fonder un concours de poésie nationale, dont il vous a fait les arbitres; il y a convié, sans distinction de contrées ni de dialectes, tous ceux qui parlent cette vieille langue basque dont l'honneur vous est si cher. Il avait déjà ranimé l'émulation de nos jeux; maintenant, il relève et excite notre enthousiasme pour notre admirable idiome. Que pouvait-il faire qui lui gagnât plus assurément nos coeurs? Et aussi, nous le croyons, la sincérité de la reconnaissance publique qui l'environne, lui rend bien plus doux, après ses longs voyages, le repos de ses foyers.

Le but de cette institution, messieurs, est en même temps littéraire et moral, deux aspects d'une même chose qui jamais ne devraient être séparés, qui du moins ne le seront pas par vous; et dans ce pays, lequel doit en partie à son antique langue ses moeurs antiques et sévères, plus que nos montagnes, notre idiome national protège nos populations, et autant de temps qu'elles rediront à leurs échos les mâles accents de leurs aïeux, il n'est pas à craindre qu'elles dégèrent de la simplicité, de la gravité des moeurs patriarcales qu'en d'autres campagnes on vante d'imagination, que dans les nôtres on admire en réalité. Aussi, notre vénérable et sage clergé, qui place avec raison au-dessus de tous les autres, et comme leur sauvegarde, les intérêts de la foi chrétienne et de la morale religieuse, s'attache, son digne évêque en tête, à conserver, à affermir les belles traditions de notre langue: il comprend qu'elle est son plus puissant auxiliaire; que si on la parle avec cette prédilection de la nationalité, qui ne se perdra pas, nous l'espérons, il ne peut que voir grandir son influence pour le bien du peuple; que s'il la parle lui-même, avec cette intelligence de l'antiquité et de la pureté qu'il ambitionne, ses prédications n'en seront que plus utiles, ses conseils, la sévérité même de ses remontrances, que mieux acceptés; car nos populations ont l'admirable instinct des beautés de leur idiome, au point d'applaudir aux plus austères avis dès qu'ils leur viennent et d'une autorité qu'elles respectent, et en ce vieux langage dont l'harmonie les charme toujours. Notre clergé le sait, le voit, l'expérimente.

Des considérations générales qui ont inspiré et dominent votre entreprise, descendons, messieurs, s'il vous plaît, à des détails qui touchent à son exécution.

En cette lutte pacifique établie parmi nous cette année, et dont nous rendons compte, le public basque a pris un vif intérêt qui nous enchante; il s'est grandement préoccupé. Il nous a donné de sincères éloges, mais mêlés aussi de quelques représentations. Les éloges, nous les renvoyons à celui par qui nous les avons mérités; nous respectons les avis, et nous répondrons au blâme principal.

Le sujet du concours, a-t-on dit, aurait pu être plus naturellement choisi... Détourner le cultivateur basque de demander à l'émigration un bien-être imaginaire, rien de mieux; c'est un bienfait pour lui et pour son pays. Quant à lui, on le conserve sous la puissante influence de la famille et de ses connaissances; on l'enlève à des chances certaines d'une corruption morale qui connaît peu le retour; on le dissuade de bâtir une fortune, qui le plus souvent lui échappe, sur le ruineux fondement de dettes contractées; on lui épargne enfin de cruelles déceptions de toutes sortes. Quant à son pays, on lui garde un citoyen utile, un bras, un coeur, un noble et honnête fils de plus; on assure la culture de ses champs, qui se dépeuplent et menacent d'être déserts; on y ramène l'aisance qui s'en va en un progrès

effrayant; on y maintient le patriotisme qui s'éteint. C'est donc, en son sens le plus général, un louable sujet de concours que vous avez choisi; tous en conviennent. Mais n'eût-il pas été plus naturel, au lieu de regrets d'un paysan basque partant pour Montevideo, de demander qu'on traitât de ceux qui l'atteignent quand, y étant arrivé déjà, il commence à sentir les amertumes de l'éloignement et de l'exil, les privations de la misère, la défaillance du courage, quand enfin une réalité désespérante a pris la place de toutes ses illusions tombées?... C'est ce qu'ont pensé et dit grand nombre de personnes: c'est peu, vous le voyez, et il est vrai qu'il ne faut pas vous étonner de la généralité de l'observation; elle était trop facile pour que peu de gens ne la fissent. Quelle sera votre excuse? Nous n'en alléguerons qu'une fort valable, si vous nous en croyez: c'est que, contents d'offrir à la verve de nos poètes un sujet en soi très poétique, et une conclusion parfaitement morale, vous ne vous piquez pas du reste d'une exactitude qui satisfait à tous les goûts.

Vous comptiez, messieurs, prendre l'initiative d'une oeuvre digne des plus rassurantes approbations; il est flatteur pour vous d'avoir eu raison, et au-delà même de vos espérances: non seulement les organes de la presse de nos deux pays basques, mais ceux encore des diverses provinces de France et d'Espagne, plusieurs même des capitales de l'un et l'autre royaume, ont applaudi à votre pensée, et ont bien voulu aider avec empressement à la faire connaître; vous leur devez à tous de vifs remerciements. Les poètes aussi n'ont pas manqué: plus de quarante pièces ont été soumises à votre examen; elles sont écrites, partie dans le grave dialecte Labourdin et Guipuzcoan, partie dans le gracieux Souletin, partie dans le mixte Navarrais, quelques-unes dans le riche Bizcayen: le concours a donc des représentants de toutes nos provinces. Le Labourdin a été le plus nombreux, le Bizcayen le plus sobre; cela tenait sans doute à la distance des lieux, et il est à croire qu'une seconde invitation éveillera partout les émulations à un plus haut degré encore.

Du reste, les poètes sont de toutes les classes; les hommes lettrés, reconnaissables, malgré parfois une pseudonymie transparente et respectable, à plus de régularité, de pureté et de méthode dans la composition; des improvisations sans culture qui se distinguent par la naïveté des pensées, quelquefois par le piquant des termes et des traits. Un prisonnier vous a présenté cinquante strophes, où il semblait vouloir, par la longueur de son chant, consoler les longues heures de ses ennuis: une femme est entrée en lice d'une façon toute virile, et non sans honneur; car n'eussent été un langage basque trop parsemé de termes étrangers et une répétition de rimes trop monotone, vous n'auriez pas craint de remettre le redoutable bâton basque à des mains qui sans doute en ignorent l'emploi.

En rendant grâce au zèle de nos poètes, vous ne pourrez manquer, messieurs, de reconnaître avec bonheur la parfaite décence avec laquelle ce sujet a été traité partout. Parmi près de trois mille vers qui ont passé sous vos yeux, et, qu'ont produits tant d'humeurs diverses, il est remarquable que pas un ne s'écarte des plus austères règles de la morale. Vous êtes prêts à en donner l'assurance publique, et à déclarer que vous n'aviez en effet ouvert un concours que dans cette confiance entière au bon goût et en la politesse de vos compatriotes, afin que ce premier essai reste, sous ce rapport, le modèle de ceux qui suivront.

Mais quels sont les principes qui ont dirigé l'impartialité de vos jugements? Il convient que vous en instruisiez le public. Votre bonne foi et vos lumières sont sans doute à l'abri de tout soupçon; elles n'ont pas besoin qu'on les défende quand personne ne les attaque: néanmoins vous aimez qu'on sache les précautions et les règles par lesquelles vous vous êtes garantis vous-mêmes de toute erreur; d'autant plus qu'on sera averti à l'avenir, et de ce qui, à votre sens, est vraiment estimable, et de ce qu'on doit éviter avec soin dans la manière d'écrire une langue qui sans doute a ses libertés et ses licences, mais aussi ses principes, plus fixes et plus assurés qu'on ne se l'imagine d'ordinaire.

Premièrement, ayant indiqué un sujet, vous avez dû tenir à ce qu'on ne s'en éloignât point, et qu'on le traitât en ses véritables limites; vous avez repoussé, malgré leur mérite, les pièces qui l'ont abordé de trop loin, qui ne l'ont pas rempli dans le développement qui exigeait, ou qui parfois l'ont étendu au contraire avec des écarts d'imagination tellement déréglés, qu'au lieu de cinquante vers au plus que vous demandiez, on vous a répondu par cinquante couplets: c'étaient sans doute des chansons de trop longue haleine sur une matière simple en soi, et épuisée en moins d'espace.

Vous avez pris une sérieuse garde à la variété et à la correction des rimes; vous n'avez pas voulu encourager parmi nous cette malheureuse facilité de consonnance qu'offrent nos affixes, principalement

celles qui déterminent les sujets et les compléments: on en abuse trop en général, soit pour ne pas se donner la peine d'un travail un peu soigneux, soit parce qu'on croit à tort que tout son homogène satisfait à la chute régulière de nos vers. C'est une erreur assez répandue, mais parmi les gens étrangers à notre langue, que nos substantifs présentent une terminaison presque invariable en *a* et en *ac*; il est vrai que nos poètes, contents souvent dérimier par ces affixes, contribuent à autoriser une croyance si peu équitable, vous le savez. Vous avez que l'on connaisse, qui, par suite, pourrait s'écrire avec une simplicité impossible à nos langues dérivées modernes, présente néanmoins cette anomalie étrange d'avoir un alphabet versatile à tous les goûts et à tous les caprices; et bientôt nos populations sauront lire le français et l'espagnol, qu'elles ne parlent pas, et épelleront à peine le seul langage qu'elles entendent et parlent. C'est un malheur à réparer, messieurs, et non point seulement une erreur à faire disparaître: car nos livres sont en général tous religieux, et, au lieu d'aider par eux à l'instruction et à la piété, on dirait qu'on prenne à tâche d'y créer des embarras. Serait-ce une chose si mal aisée que de mettre en lumière les principes nécessaires ou les raisons plausibles pour écrire la langue d'une façon uniforme, et de faire en sorte que tous en tombent d'accord? Vous avez dessein, si nous ne nous trompons, de ne pas perdre de vue à l'avenir une matière qui a sa gravité, et de solliciter, à cet effet, tous les secours les plus efficaces.

Si vous avez dû être indulgents, messieurs, pour l'orthographe, et admettre celle que chacun s'est faite à son gré, vous vous êtes montrés en revanche sévères à l'endroit de la clarté et du naturel des compositions, de la pureté et de la propreté des termes, de la beauté de la phraséologie basque.

Vous avez blâmé, avec toute raison, l'usage trop fréquent des formes elliptiques: il est vrai que notre idiome s'y prête facilement; c'est un des traits caractéristiques de son antique origine. Mais s'il y puise souvent une remarquable rapidité et énergie du discours, il se refuse aussi à procéder d'une manière saccadée et brusque, qui donne à l'expression de la pensée et du sentiment une physionomie dure, sans ampleur ni harmonie. Il faut ajouter que l'obscurité n'en est pas loin, et la clarté, cette première règle de l'art d'écrire, en souffre considérablement.

Vous n'ignorez pas, messieurs, que notre idiome dispose d'un certain nombre de verbes qui, dans leur conjugaison, s'éloignent de la manière habituelle des verbes dans les langues modernes, et en même temps il en peut employer d'autres, de même radicaux ou de radicaux différents, qu'il conjugue suivant la méthode commune des auxiliaires: par exemple *ioaiten naiz* et *banoha, ekhartcen dut* et *dakhart*. Nos grammairiens les appellent *réguliers* et *irréguliers*, par une dénomination qui ne nous semble guère représenter l'idée qu'il faut en avoir, mais qui est plutôt empruntée et impropre. Eh bien! la forme qu'on est convenu d'appeler *irrégulière* se néglige beaucoup parmi nous, et se remplace par la régulière. C'est assurément regrettable: nous pourrions dire que la signification de l'une et l'autre forme n'est pas absolument la même, et nous serions dans le vrai; mais les sens qu'elles comportent se distinguent par une nuance trop délicate pour être aperçue par des yeux moins exercés. Ce qu'il est nécessaire que tous admettent comme un fait, c'est que l'emploi presque exclusif des auxiliaires ne s'observe que dans nos écrivains récents, n'est dans les habitudes d'aucun des anciens, a tout l'air, par conséquent, d'être une usurpation sur notre grammaire des grammairiens modernes. Ce qui frappe tous les yeux, c'est que nous y perdons et de la physionomie primitive de notre langue et de sa concision, et que nous tendons, par ces substitutions exagérées, à donner à notre phrase une allure lente et pénible.

Est-ce à dire qu'on n'essaie pas de défendre ce qui nous paraît être clairement hors de la droite voie? Non. On allègue, nous le savons, que les formes irrégulières, plus usuelles dans certaines contrées, ne seraient pas comprises, généralement par le peuple. Franchement, messieurs, ce nous semble un prétexte pour couvrir ou son propre embarras pour s'en servir correctement, ou sa paresse. Persuadons-nous plutôt que le peuple saisit rapidement et fort bien tout ce qui nous échappe tout à fait ou que nous avons quelque peine à entendre vite: lui, qui n'est pas distrait, par l'habitude d'une langue étrangère, de l'intelligence prompte de la sienne, il est bien plus familiarisé que nous, avec ce que nous croyons être les difficultés du basque, ses irrégularités, ses anomalies, et qu'il aime au contraire à y retrouver comme ses charmes réels et ses perfections.

Vous engagez donc volontiers les écrivains qui le peuvent, à ne dédaigner point, contre toute justice, l'emploi des formes irrégulières de nos verbes; ce n'est pas qu'on en doive exagérer l'usage, ce serait un autre excès; mais qu'on imite, en ce sens, ce que l'un d'entre vous a si bien entrepris dans sa

belle traduction des *Fables de la Fontaine*. D'autant plus que s'il était vrai que ces formes fussent de notre temps moins intelligibles, le moyen de les populariser encore serait de les conseiller aux auteurs, et de les reproduire surtout dans les chaires, ces écoles permanentes de l'enseignement et de la propagation de nos beautés linguistiques.

Que si, messieurs, vous voyez avec peine votre idiome recevoir une malheureuse atteinte par l'endroit que nous venons de dire combien plus n'êtes-vous pas attristés de remarquer, dans les compositions diverses soumises à votre examen, cette irruption effrontée dans le basque de termes qu'il n'a jamais connus? C'est une introduction de la barbarie en son sein: et si l'on veut qu'il vive de sa vie et se conserve, il est urgent avant tout de rompre de monstrueuses alliances. Qu'est-ce qu'une façon de langage comme celle-ci: *Ene çorthe tristia nihaure dut causatu*, ou le substantif, le qualificatif et le verbe sont français ou espagnols et latins d'origine? Pourquoi ne pas dire plutôt: *Bai nere çorigaitça nerorrec dut eguin*? Par où trouverait-on que pêche ce vers? Est-ce obscur ou trop recherché? Et toutefois il n'y entre pas une syllabe qui ne soit purement basque.

Sur un tel point, messieurs, vous ne transigerez avec aucune lâcheté; mais vous inviterez instamment tous ceux qui, comme vous, vénèrent votre idiome, ce beau monument des temps reculés, à lui conserver scrupuleusement son type inimitable, à ne pas souffrir qu'une de ses pierres se perde, ni qu'on remplace une seule de celles qui demeurent, par une adjonction quelconque de matière exotique. Vous n'écoutez pas quand on vous dira que, devenant puriste, on est forcément obscur pour les lecteurs et les auditeurs. Eh! qu'on essaie donc de parler purement au peuple; à coup sûr, on ne l'entendra pas se plaindre qu'il ne comprend pas: encore une fois, il est plus érudit qu'on ne veut le dire.

Nous ne voulons pas néanmoins qu'on se méprenne sur votre pensée. Notre langue, vous l'avouerez sans peine, est restée en retard sur les civilisations diverses qu'elle a vues se succéder autour d'elle; elle ne peut nommer, elle ne peut rendre les choses et les idées qui n'existaient pas il y a deux mille ans: vous ne songez pas, nous le pensons bien, à lui en faire un reproche, et à l'accuser, comme peu savamment on l'a fait, d'être pauvre et bornée en ses ressources; votre appréciation, plus équitable, est satisfaite d'en tirer un irrécusable argument de son antiquité. Vous permettrez donc, vous devez permettre qu'elle use à son gré de mots et d'expressions qu'elle n'a pas plus faits que les choses mêmes qu'ils signifient: mais de cette concession nécessaire, il y a loin à la liberté qu'on se donne de se servir au hasard de termes étrangers là où notre langue a les siens entièrement semblables en leur sens, et universellement entendus. Ce sont ceux là surtout que vous regrettez vivement qu'on remplace. Quant à un ressusciter d'autres, heureusement en petit nombre, dont la mémoire est perdue, ou qui n'existent que dans les vieux livres, vous ne l'exigez pas; vous louez toutefois les efforts qui tendraient à les remettre encore en honneur. Du reste, sur le point qui nous occupe, ainsi qu'en tous ceux qui touchent à l'exactitude dans la manière d'écrire, vous vous plaisez à reconnaître que le pays de Labourd vous a paru obtenir un avantage marqué sur les autres dialectes: c'est la même observation que faisait il y a cent vingt cinq ans le savant père Larramendi, notre maître et notre juge à tous.

Après l'exposition de ces quelques principes qui ont dirigé votre jugement, et sur lesquels nous avons appuyé de préférence comme sur les plus utiles à faire connaître, il reste à dire, messieurs, la manière suivant laquelle vous avez procédé, pour éviter toute méprise dans l'indication de la composition à couronner. Toutes les pièces, gardées soigneusement au même état où elles vous ont été remises, vous les avez distribuées d'abord au hasard en plusieurs liasses de même force, lesquelles ensuite ont été dépouillées, examinées attentivement par commissions. Il en est résulté un premier choix qui renfermait évidemment ce qu'il y avait de mieux parmi tous les concurrents. Cela fait, vous vous êtes convoqués, réunis en un seul bureau, où, de concert, vous avez décerné le prix suivant une exacte appréciation de toutes choses; vous rendant à vous-mêmes ce témoignage que personne ne vous refusera, d'avoir usé de toute l'intégrité et de tout le scrupule que demandait de vous l'honneur auquel vous aviez été appelés.